

Mémoires de ma vie
(Mémoires d'un ouvrier anarcho-
syndicaliste
dans l'Espagne du XX ème siècle)
Par Juan López Carvajal
1995



Premier cahier

1914-1923 : Enfance

Je suis né le 4 mars 1914 dans le hameau de Serena, commune de Bédar dans la province d'Almeria. Ma sœur, qui avait alors six ans m'a dit que j'étais né avec le cordon ombilical autour du cou et que j'étais devenu tout bleu. Mon père se nommait Juan López Cánovas, et était originaire de Cuevas de Almenzora dans la même province. Ma mère Juana Carvajal Blaya venait de Mazarron, province de Murcie.

Mon père exerçait le métier de mineur, à cause de ses idées, il ne voulut jamais me faire baptiser (il était athée, comme je le suis devenu). C'est pour cela que ma mère, en cachette de mon père, et en accord avec mon grand-père paternel, me fit baptiser alors que j'avais quatre ans. Ils me donnèrent comme nom de baptême Juan comme mes parents et mes deux grands-pères.

Ma mère, comme mon grand-père, me recommanda bien de ne rien dire à mon père... Mais l'après-midi même, lorsque que mon père arriva, je lui dis et cela le rendit furieux. Ma mère dit que c'était l'affaire de son père et qu'elle n'y était pour rien.

Nous avons vécu dans plusieurs villages de la province d'Almeria jusqu'en 1921. Nous habitions alors à Herrerias de Cuevas (commune de Cuevas de Almenzora), ensuite nous partîmes pour la Catalogne.

Quelque temps auparavant, mon père, sans travail, partit à Barcelone, puis de là en France. De retour à Barcelone, il trouva du travail dans une chaudronnerie de cuivre et nous fit venir. C'est ainsi que nous sommes "montés" à Barcelone en 1921 tous les trois (ma sœur, ma mère et moi) dans une "tartana" (char léger tiré par un cheval). Nous sommes partis de Herrerias en direction de Aguilas (province de Murcie). Là nous nous reposâmes dans la maison d'un membre de la famille de mon père, pendant

quelques jours en attendant de pouvoir embarquer.

Enfin ma mère put trouver un navire marchand qui se dirigeait vers Barcelone. Une semaine après avoir embarqué, nous arrivâmes à Barcelone après avoir fait escale à Carthagène, Alicante, Valencia et Tarragone. Sur le quai du port, nous attendait mon père alors âgé de 41 ans. A cette époque ma mère devait avoir 39 ans, Ana 13 et moi 7.

Je vis des bananes pour la première fois à Valencia (Valence).

Nous sommes arrivés dans notre nouveau domicile : 2 rue Pierre IV, au coin de la rue Marina. Cette rue était la route de Mataró et devant la porte de notre appartement passaient les tramways, le 41 vers Pueblo Nuevo, le 42 vers San Martin et le 43 vers Badalona.

Notre logement se situait au premier étage, dans la partie intérieure de l'immeuble, à l'arrière d'un atelier. Là pour la seconde fois de ma vie, je vis, la lumière électrique (la première fois c'était à Aguilas), à l'intérieur nous avions l'eau courante et un WC avec eau !

A Herrerias, nous nous éclairions avec une lampe qui n'était qu'un récipient fait dans une feuille de métal carrée avec les angles relevés. On la remplissait d'huile végétale et l'on mettait une mèche de coton qui sortait par un angle et qu'on allumait. Ce récipient possédait une sorte de queue qui permettait de le pendre à un clou du mur.

Découvrir Barcelone, ce fut comme découvrir le paradis, pour nous vu que à Herrerias, nous vivions dans une grotte creusée sur le côté d'une colline. Nous devions aller chercher l'eau à la fontaine. Pour cuisiner, ma mère et ma sœur, devaient aller chercher du bois jusqu'à la forêt.

Nous marchions pieds nus. Pour le petit déjeuner, nous ne connaissions pas le lait, nous avions une tasse de café avec du pain. La première année de notre séjour dans cette capitale, j'allais à l'école de Pueblo Nuevo située à 400m et je devais traverser la voie ferrée.

La deuxième année mon père m'inscrivit dans une école municipale proche de la

gare de France et du parc zoologique de la Ciudadela.

En mars 1923, après avoir été hospitalisée à Santa Cruz y San Pablo (situé alors rue de l'Hôpital, aujourd'hui rue de la Bibliothèque), ma chère mère mourut le 14 d'une gangrène de la matrice après avoir donné la vie à mon frère Félix.

Cette même semaine, furent assassinés, non loin de l'hôpital, Salvador Seguí (surnommé "El noi del sucre"), secrétaire général de la CNT et son compagnon Peronas. Ils furent exécutés par les pistoleros du tristement célèbre général Martínez Anido (Gouverneur de Barcelone) avec la complicité d'Arlegui, chef supérieur de la police.

Peu de mois après le décès de ma mère, mourût, à l'hospice mon frère Félix. Mon père perdit son emploi et nous restâmes sans toit. Ceci arriva à la suite de la grève de la branche du transport, par solidarité, rien ne circulait dans les rues. Le patron de la chaudronnerie voulut obliger mon père à transporter dans un chariot à main, un grand chaudron jusqu'à la "Grange Royale" (rue Pelayo, près de la place

Catalogne). Devant le refus de mon père, le patron le licencia et nous nous trouvâmes sans toit et mon père sans travail. Ce fut fini de notre confort et nous allâmes vivre dans une baraque en bois, située à Magoria (Gran Via), au sud de la ville et près de la gare des Chemins de Fer Catalans.

Les baraques de bois subissaient l'action des intempéries. L'espace entre deux planches était de trois à cinq millimètres et le froid pénétrait dans la maison.

L'hygiène brillait par son absence. Il n'y avait ni eau, ni électricité. Pour se pourvoir en eau il fallait faire, au moins, une demi-heure de queue, car il n'y avait qu'une seule fontaine pour plusieurs centaines de personnes. Il fallait cuisiner devant la porte de la baraque sur un petit four à charbon. Nous nous éclairions avec une lampe à acétylène.

1923-1931 : Premiers emplois

Le 13 septembre 1923, le général Primo de Rivera provoqua un coup d'état. La dictature dura sept ans.

Nous passâmes quelques mois à la Riera de Magoria, puis nous allâmes vivre près du Prat de Llobregat, face à la route du port, au sud de Montjuich et du Cimetière Nouveau.

Dans cette nouvelle baraque, nous vivions mieux, car bien qu'elle fût en bois, elle réunissait les conditions d'une vraie maison et nous avions peu de voisins.

A cet endroit se construisirent plus tard les "casas baratas" (H.L.M.) du Prat Vermell.

Peu avant Noël 1925, nous changeâmes de domicile ; nous allâmes vivre près du château de Montjuich, au bord d'une route qui va du château jusqu'à la rue Paralelo en passant par Pueblo Seco. Comme dans notre domicile antérieur, nous avons une cuisine et une chambre. Ce logement se situait près du lieu appelé "Casa Blanca" et du Tir National. Aujourd'hui, en ce lieu existe un parc d'attractions.

Ma soeur, grâce à des voisins, connut un ouvrier du port, Vicente Hernández, surnommé "El Indio" (l'Indien) qui devint son fiancé jusqu'en 1926, où ils se marièrent.

Une fois mariée, ma sœur alla vivre avec son époux et sa mère : Madame Gregoria. Tous deux étaient originaires des Canaries, précisément de Santa Cruz de la Palma. Ils habitaient 41 de la rue Robador au 4 ème étage.

Plus tard, mon père rencontra une veuve (Teresa Pujol) qui avait quatre fils : Ricardo, Rafael, Eduardo et Agustin.

Cette famille vivait au pied de Montjuich, dans le quartier de Pueblo Seco. Ce lieu était appelé la Viñeta.

Le plus grand des quatre fils de Teresa avait un an de plus que moi, et le plus jeune n'avait pas un an. A l'âge de onze ans, vu que mon père travaillait en dehors de Barcelone, (il partait le lundi et revenait le samedi) je me trouvais seul. Ma sœur, travaillait route de Bordeta, près de la place d'Espagne, en recousant des sacs de jute et de chanvre. Le patron de cette entreprise m'offrit du travail. Je devais aller avec lui dans un char léger tiré par un cheval. Je gardais le char, accompagné d'un chien, pendant que le patron répartissait, dans les magasins de grains et

épiceries, des sacs ravaudés, et récupérait les sacs déchirés.

J'ai occupé cet emploi, plusieurs semaines jusqu'à ce qu'un jour, en jouant avec le chien, celui-ci me mordit. La blessure s'infecta et ma sœur m'amena au Dispensaire antirabique qui alors se trouvait rue Sicilia, côté nord du parc zoologique. On me demanda si je connaissais le maître du chien, je dis, comme me l'avait conseillé ma sœur, que non... Mais monsieur Vives (le patron), croyant que je l'avais dénoncé, me licencia. Dès lors nous donnâmes le nom du chien en disant à qui il appartenait. Comme mesure préventive, on me fit quarante piqûres, à raison d'une par jour.

Une fois fini ce traitement, je trouvais du travail dans une usine où l'on fabriquait des lits en bois, chez Pelegrin, au 33 rue Riereta. Je rentrais comme apprenti vernisseur dans cette entreprise. Je gagnais 6 pesetas par semaine. Je travaillais avec le fils d'une voisine qui vivait près de Montjuich, que nous appelions "la palillera" (elle vendait des cure-dents appelés "palillos"). Son fils était

Francisco Iniesta, mais à l'atelier on l'appelait Domingo, il comptait un an de plus que moi.

Dans cette usine, ceux qui, comme moi, avaient moins de 14 ans, nous devions nous cacher derrière les tas de bois lorsque venait l'inspecteur du travail.

Je travaillais à cet endroit quelques mois encore, puis je trouvais un autre boulot dans une fabrique de meubles de Pueblo Seco, où l'on me payait huit pesetas par semaine, toujours comme apprenti.

Je me trouvais là, depuis deux semaines, quand cette menuiserie fut transférée à la périphérie sud de Barcelone.

La semaine suivante, je travaillais dans une imprimerie au 95 rue San Pablo : "Tipografía Cosmos", en face de la caserne des carabiniers et à côté du cinéma "Monumental".

Les patrons de cette imprimerie étaient Martin Barrera et un certain Garcia. Barrera avait été un adhérent de la CNT et administrateur du journal confédéral "Solidaridad Obrera" (Solidarité Ouvrière).

Dans mon nouvel emploi d'apprenti imprimeur je gagnais 12 pesetas par semaine.

Cette imprimerie, comme presque toutes les autres, se composait de trois sections : "machines" (impression), "boîtes" (composition) et "encartage"(couverture).

La section machines comprenait une machine plane et deux "Minervas".

A la composition étaient les boîtes (où l'on trouvait les différents types de lettres) et la machine linotypiste. A la couverture était un massicot pour couper le papier et une machine pour coudre les différents "cahiers" avec des agrafes métalliques.

Ana, ma sœur, travaillait à cette époque au 27 et 29 rue de la Cera dans une fabrique de sacs de papier pour l'alimentation. Les patrons se nommaient Panisello et Mondragon.

Afin de gagner plus, Ana me facilita l'entrée dans sa fabrique et notamment à son imprimerie. J'ai commencé en gagnant 25 pesetas par semaine. L'imprimerie sise au premier étage se composait de quatre "Minervas", une électrique et trois à

pédale. Bien que n'ayant que treize ans, par ma corpulence je paraissais en avoir quinze. Des trois machines à pédale, la plus lourde m'échut car j'étais le plus jeune.

En cette année 1927, ma sœur donna le jour à mon premier neveu, auquel ils donnèrent le prénom de son père, Vicente. Ce bébé naquit le jour du quatrième anniversaire de la mort de ma mère, le 14 mars. Quelques mois après le mariage de Ana, notre père décida de vivre avec Teresa et nous nous installâmes à la Viñeta.

Dans cette imprimerie le travail était très monotone. Nous imprimions seulement des sacs de papier d'une seule couleur et j'étais peu satisfait. Le patron disait que je ne donnais pas le rendement nécessaire, c'est ainsi qu'un samedi (jour de paie), il me compta, suivant la loi, une semaine double et me licencia.

Une fois installé dans ce quartier de Pueblo Seco, mon père me fit rentrer dans une école de la rue Vila Vila où l'on donnait des cours du soir. Ainsi, après le travail, j'allais, de 19 heures à 21 heures,

suivre les cours. Je terminais l'année dans cette école, puis je m'inscrivis, avec les trois frères aînés de Teresa, dans une autre école du soir de la rue Condal (près de la place Cataluña).

Peu de jours après avoir perdu l'emploi, rue de la Cera, je fus embauché, toujours comme apprenti-imprimeur, à la "Tipografia Olimpia", 42 ronde de San-Pablo, en face du dépôt de tramways de la rue Campo Sagrado (Champ Sacré). Le patron était Pascual Yuste. D'abord apprenti, puis aide-machiniste sur une machine nommée plana de marque "Planeta Fixia", puis sur une autre "Rostro-Berke", toutes deux allemandes.

Le 29 mars 1929 fut inaugurée l'Exposition Internationale de Barcelone et c'est dans notre imprimerie que fut imprimé le journal officiel de l'exposition qui paraissait hebdomadairement.

Dans les années 1927 à 1929, à Barcelone, il y avait beaucoup de travail, car en plus de la construction du métro, commençaient, au parc Montjuich à s'élever divers pavillons de l'exposition internationale, ainsi que la construction

d'un stade près du château et la fontaine monumentale en face du Palais National.

La Mairie de Barcelone, supposant que l'affluence de touristes étrangers serait importante, fit construire, Place España plusieurs hôtels qui ensuite se transformèrent en écoles et casernes de la Garde d'Assaut sous la seconde République.

Cette exposition débuta en même temps que l'Exposition Ibéro-Américaine de Séville, et il est possible qu'à cause de cela qu'elle n'eut pas l'affluence espérée.

A la suite de cet échec de l'Exposition de Barcelone, la Mairie contracta une dette de plusieurs millions de pesetas. C'est pour cette raison que les lettres postées de Barcelone devaient être affranchies, en plus du timbre normal d'un timbre surtaxe de 5 centimes au profit de la mairie. Cette surtaxe dura jusqu'en 1939.

Mon neveu Vicente, âgé d'à peine un an tomba malade. Il s'agissait d'un refroidissement qui se transforma en pneumonie ou congestion pulmonaire. A peine rétabli, il rechuta. Voyant cela, le médecin conseilla aux parents de le

changer d'air. Alors la belle-mère d'Ana, Gregoria, proposa d'aller aux Canaries et peu après, toute la petite famille de ma sœur embarqua pour ces îles. Après le départ d'Ana, nous qui vivions, avec mon père et la famille de Teresa, au 21 rue des Egipcias, près de l'ancien hôpital Santa Cruz, nous nous installâmes dans l'appartement que laissait ma sœur au 41 de la rue Robador.

Primo de Rivera, avait voulu imiter Mussolini en créant un parti unique qui portait le nom de Union Patriotique. Le général Damaso Berenguer succéda à Primo de Rivera au poste de premier ministre.

En 1930, à la chute de la dictature de Primo de Rivera, les syndicats de la CNT purent ouvrir l'ensemble de leurs locaux : ils n'étaient plus sous séquestre.

La reprise légale du fonctionnement des syndicats permit aux travailleurs d'Espagne de réorganiser la CNT

Dans tout le pays, une intense campagne revendicative et de propagande avec meetings et assemblées eut lieu. Les travailleurs présentèrent leurs cahiers de

revendications à travers leurs syndicats. Dans toute l'Espagne s'ouvrirent de nombreux groupes culturels, Athénées Libertaires, Ecoles Rationalistes suivant le modèle de celle de Francisco Ferrer y Guardia, fusillé en 1909.

Peu après eut lieu une révision du procès de Ferrer et l'on prouva qu'il était innocent et qu'il fut victime du clergé et de la réaction capitaliste.

Le Syndicat des Arts Graphiques, Papier, Carton et Assimilés se réorganisa. Et mon entreprise, Tipografia Olimpia en fit partie, sauf un individu qui s'affilia à la Fédération Graphique de l'UGT. J'avais le numéro 83 d'adhérent du S.A.G.P.C.S. - CNT

Le siège du syndicat était rue Baños Nuevos (Bains Nouveaux) près de la Plaza Real (Place Royale). Chaque section nomma un délégué. Ainsi se constitua le conseil d'atelier avec trois délégués pour trois sections : machines (impression), typographie (caisses) et brochage. Je pris une part active au syndicat et je devins un militant de la CNT

Cette même année, se créa l'association culturelle "Faros" (phares). Elle était domiciliée rue San Gil. Curieusement, au même étage se situait un local d'Esquerra Republicana de Catalunya (E.R.C., Gauche Républicaine de Catalogne).

Peu de temps après la constitution de cette association, je devins membre, avec d'autres jeunes, des premières Jeunesses Libertaires (F.I.J.L.).

Avec la réorganisation des syndicats de la CNT et de l'UGT, de grands mouvements revendicatifs et grévistes virent le jour. Mais le gouvernement répondait en accroissant la répression : dissolution des manifestations par la Garde Civile et la Garde de Sécurité, les militants anarcho-syndicalistes, socialistes et républicains étaient jetés en prison.

Cette situation de crise culmina vers le 10 décembre 1930 par une grève générale dans tout le pays. A cette époque la branche des Arts Graphiques de Barcelone en était à deux semaines de grève.

En entrant au syndicat, je fus appréhendé par la police secrète qui me demanda "quel métier fais-tu ?" Je répondis

"imprimeur", et pour toute réponse, les policiers me mirent les menottes. C'est ainsi qu'à 16 ans, je fus détenu pour la première fois.

Après avoir été menotté, avec d'autres compagnons je fus emmené au commissariat de police le plus proche. Là-bas, un ami de mon père qui faisait partie de la Garde de Sécurité, intervint en ma faveur et quelques heures après, je fus libéré.

Mon cousin Paco, qui m'accompagnait lorsque j'allais au siège du syndicat, et en entrant rue des Bains Nouveaux, avait vu qu'il y avait de nombreux gardes de sécurité, équipés d'armes légères. C'est pourquoi il n'avait pas voulu entrer dans l'escalier et ne fut pas pris. Ce qui lui permit d'avertir la famille de mon arrestation.

A la suite de cette grève générale se produisit à Jaca (Aragon) et Ayerbe, un soulèvement militaire en faveur de la République. Les dirigeants de ce mouvement furent les capitaines Firmín Galán et García Hernández. Ce

mouvement ne trouva pas de soutien dans le reste de l'Espagne et échoua.

Ces officiers qui auraient pu s'échapper (ils étaient proches de la frontière française), se déclarèrent responsables du soulèvement, qui n'occasionna aucune victime. Emprisonnés le 12 décembre, ils furent conduits au chef-lieu de la province (Huesca), où se tint un conseil de guerre et 48 heures après, ils furent fusillés. Au conseil de guerre, on demanda à Galán s'il avait des complices, il répondit : "oui, vous qui êtes des lâches".

Dans ce complot étaient impliqués le général Gonzalvo Queipo de Llano, le capitaine Sediles et d'autres, comme l'aviateur commandant Ramon Franco, qui furent détenus.

Parmi les hommes politiques emprisonnés figuraient Largo Caballero, Besteiro et d'autres du Parti Socialiste (P.S.O.E.), ainsi que les républicains Niceto Alcalá-Zamora, Manuel Azaña, Marcelino Domingo, Alejandro Lerroux et d'autres de l'E.R.C. (Esquerra). A la suite de ces faits du mois de décembre 1930, le général Berenguer démissionna de son poste de

président du gouvernement et l'amiral Aznar lui succéda.

En effet, le roi Alphonse XIII le chargea de former un gouvernement et de convoquer des élections municipales. Ces élections eurent lieu le dimanche 12 avril 1931. Ce fut une victoire écrasante de l'ensemble républicain-socialiste dans les grandes capitales de province.

L'exécution de Galán et Garcia Hernández avait soulevé une vague de protestation dans toute l'Espagne et à l'étranger et provoqué le triomphe des républicains. Devant le résultat des élections, Alphonse XIII décida d'abdiquer.

Plusieurs généraux lui offrirent leur appui, mais le roi dit qu'il ne voulait pas d'effusion de sang. Et il embarqua de Carthagène sur un navire de la Marine de Guerre qui le conduisit à Marseille.

1931-1936 : République et jeunesse militante anarcho-syndicaliste

Le 14 avril 1931, la seconde République fut proclamée un peu partout en Espagne.

Barcelone fut même la première grande ville à le faire.

Francisco Macia (leader catalaniste) proclama d'abord la première république Catalane, puis il opta pour la proclamation de la République Espagnole. Ce jour-là, le peuple envahit les rues de Barcelone aux cris de "Vive la liberté, vive la République !". Dans tout le pays ces mêmes scènes se produisirent.

A Madrid, le gouvernement provisoire de la République se forma. Il était présidé par Niceto Alcala-Zamora et comprenait quelques socialistes.

Au programme des républicains et socialistes figuraient, entre autres ces points :

- 1) Dissolution de la funeste Garde Civile.
- 2) Epuration de l'armée.
- 3) Réforme Agraire
- 4) Séparation de l'église et de l'état.
Dissolution des ordres religieux.
- 5) Expulsion des jésuites etc...

Le gouvernement provisoire de la République décréta l'Amnistie Générale pour tous les prisonniers politico-sociaux

(mais des prisonniers de droit commun en bénéficièrent).

Les ouvriers et paysans s'organisèrent de plus belle dans les sections syndicales de la CNT et de l'UGT et commencèrent à présenter leurs revendications aux patrons. Devant le refus de ceux-ci, de nombreuses grèves et manifestations éclatèrent dans les villes et les campagnes. Dans la majorité des cas, ces mouvements furent réprimés par la police et notamment par la Garde de Sécurité et la Garde Civile (qui ne fut pas dissoute).

Les forces armées restèrent les mêmes que celles de la Monarchie.

Le ministre de l'intérieur était le fils d'un réactionnaire célèbre, inconditionnel d'Alphonse XIII. Il se nommait Miguel Maura, et comme son père il réprima le mouvement ouvrier. Bientôt, on lui donna le surnom de "Maura, aux 108 morts" à cause de ses 108 victimes.

La Garde Civile pris soin de continuer d'appliquer aux militants ouvriers, la tristement célèbre "ley de fugas" (loi de fuite), qui autorisait la police à tirer "en cas

de fuite" (souvent provoquée par cette dernière) sur le "fugueur".

Bientôt les élections législatives eurent lieu. Les Républicains et les Socialistes devinrent majoritaires aux Cortes. Les députés élirent comme Président de la République, Niceto Alcalá-Zamora, qui était de droite. Celui-ci nomma comme Président du Conseil des Ministres, Manuel Azaña (Action Républicaine, parti de centre gauche).

Après une large discussion qui dura plusieurs semaines, les députés votèrent la constitution de la II^{ème} République. Cette constitution stipulait dans son premier article "L'Espagne est une république de travailleurs de toutes classes".

A la suite de la discussion de la question religieuse, Alcalá-Zamora et Maura démissionnèrent du gouvernement provisoire.

Sur proposition du gouvernement, le parlement décida d'accorder l'autonomie à la Catalogne et au Pays Basque. Ces deux régions élaborèrent leur propre statut.

Le statut catalan, comme celui du Pays Basque (statut Basco-Navarrais) furent

approuvés respectivement par les peuples catalans et basco-navarrais.

En Catalogne le statut fut voté malgré l'opposition des réactionnaires catalans dirigés par Francisco Cambo, chef de la "Lliga Regionalista de Catalunya".

Au Pays Basque-Navarre, Aguirre fut nommé président.

En votant le statut, la Catalogne se constitua en "Généralité de Catalogne" (Generalitat), et se choisit Francisco Macia, surnommé "l'avi" (le grand-père, en catalan), comme Président. C'était un ancien colonel de l'Armée qui lutta aux côtés des Carlistes qui soutenaient le prétendant Carlos contre les partisans de Alphonse XII, à la fin du XIX^{ème} siècle.

Lluís Companys fut nommé Président du Consell (Conseil des ministres de Catalogne). C'était un ancien avocat défenseur des emprisonnés de la CNT. Le Conseiller du travail fut Martin Barrera, qui était un ancien membre de la CNT et ancien administrateur du journal confédéral "Solidaridad Obrera". Le Conseiller à l'Intérieur et à l'Ordre public

étant le docteur Dencas et le chef de la police Badia.

Les partis qui formaient la coalition et le gouvernement autonome catalan étaient : "Esquerra Republicana de Catalunya", "Unio Socialista de Catalunya" et "Unio de Rabassaires" (petits paysans propriétaires).

L'église, dès les premiers jours de la République, montra son hostilité au nouveau régime. Le cardinal Segura se distingua par ses attaques contre la République. Il fut arrêté puis expulsé d'Espagne. Cet ennemi déclaré de la République fixa sa résidence en Italie, où régnait depuis 1922, le fascisme de Benito Mussolini, appuyé par la Sainte Eglise Catholique Apostolique et Romaine.

Le peuple assoiffé de liberté et de justice, chaque jour montrait qu'il était mécontent des dirigeants du pays car ces derniers n'accomplissaient rien de ce qu'ils avaient promis.

La Garde Civile, non seulement ne fut pas dissoute, mais fut renforcée et on mit à sa tête un général monarchiste : Sanjurjo.

Le socialiste Angel Galarza, Directeur Général de la Sûreté (police), sous le prétexte de "défendre" la République, créa un nouveau corps : la Garde d'Assaut, qui vint renforcer l'appareil répressif de la République, sa mission : dissoudre les manifestations ouvrières.

L'Armée de Terre et la Marine restèrent intactes et telles que les avaient laissées la monarchie. La réforme agraire ne se fit pas et le mécontentement des ouvriers et des paysans était chaque jour plus grand. C'est ainsi que grèves et manifestations de protestation se succédaient dans tout le pays.

En janvier 1932, les mineurs de Suria se soulevèrent, en se déclarant en grève et en prenant possession des villages de Figols et Sallent, ils désarmèrent la Garde Civile. Puis se rendirent maîtres des mairies et proclamèrent le communisme libertaire. Il n'y eut pas de victimes. Une fois ce mouvement réprimé par l'armée, il y eut de nombreuses détentions de militants de la CNT et de la FAI.

Le bateau "Buenos Aires" ancré au port de Barcelone, fut transformé en prison

flottante. Après plusieurs semaines, le bateau surchargé de 108 prisonniers, tous de la CNT et de la FAI, fit route vers l'Afrique (Villa Cisneros).

Le gouvernement réprimait vigoureusement le mouvement ouvrier, tandis qu'il se montrait complaisant avec la réaction qui constamment attaquait publiquement la République. Ces attaques culminèrent, le 10 août 1932, avec le soulèvement du général, chef de la Garde Civile de Séville. La réaction de la classe ouvrière fit échouer ce coup d'état du général Sanjurjo, la CNT déclara la grève générale.

Immédiatement, dans tout le pays s'organisèrent des manifestations de protestation aux cris de "Vive la Liberté! A bas la réaction! Vive la République démocratique!"

A Barcelone, organisée par l'E.R.C. (parti gouvernemental en Catalogne), eu lieu une grande manifestation de protestation, sur la place de la République (aujourd'hui San Jaime), contre le coup d'état et pour la République. La place était noire de monde, le Président de la Généralité de

Catalogne, Francisco Macia, prit la parole pour exprimer son adhésion au régime et protester énergiquement contre les militaires factieux.

A ce moment même, de la multitude surgirent des cris : "les déportés", "à bas les déportations". Les manifestants faisaient référence aux militants ouvriers déportés en Afrique. Et je faisais partie de cette foule.

Je fus bientôt entouré par les jeunes de l'E.R.C. et si je pus éviter de trop me faire cogner dessus, ce fut grâce à l'intervention du "Conseiller du Travail", Martin Barrera, dans l'imprimerie duquel j'avais travaillé. Je fus conduit par la police au commissariat proche et peu après remis en liberté.

Face au mécontentement des travailleurs, la CNT organisa partout où elle était présente, une intense campagne de protestation et d'affirmation syndicale.

Partout surgissaient de nouveaux "Athénées Libertaires" (centres culturels) et de nouveaux groupes de jeunes allaient grossir la Fédération Ibérique des Jeunesses Libertaires (F.I.J.L.).

En intervenant activement dans le mouvement social, en distribuant des tracts clandestins de la CNT, je fus arrêté par la police à Pueblo Seco. Conduit au commissariat du quartier, je passais ensuite à la Direction Supérieure de la Police (via Layetana). Le jour suivant je fus conduit au palais de justice, où le juge me condamna. L'après midi je fus conduit à la prison Modelo (rue Entenza). J'avais déclaré au juge : "me trouvant sans travail, on m'a proposé de distribuer ces tracts en échange de quelques pesetas".

En prison, j'intégrais une cellule de la troisième galerie, où se trouvaient, alors, les prisonniers sociaux. Au bout de quinze jours en prison, et faute de preuves, je fus mis en Liberté...Mais à la Direction Supérieure de la Police, j'étais fiché comme militant de la CNT. Les conflits sociaux s'étendaient et le mécontentement populaire grandissait.

En même temps, la réaction s'organisait et Gil Robles organisa la C.E.D.A. (Confédération Espagnole des Droites Autonomes).

Le 31 décembre 1931, en Estrémadure (sud-ouest), dans la commune de Castil Blanco, les socialistes locaux décidèrent de manifester contre l'impopulaire Gouverneur Civil (préfet) de Badajoz. Ce dernier refusa l'autorisation de manifester. Les socialistes passèrent outre. La Garde Civile intervint pour s'opposer au déroulement de la manifestation, le village entier se retourna contre la Garde Civile : résultat quatre gardes civils sont tués. Comme dans l'œuvre de Lope de Vega "Fuente Ovejuna" où l'on demande qui est responsable ? La réponse était **"Fuente Ovejuna tous pour un"**.

A Castil Blanco, personne ne put être détenu ni condamné parce que le village entier était responsable.

Peu après, à la première occasion la Garde Civile, comme à Logroño (nord) et dans le village d'Arnedo, tua sept manifestants pacifiques. Le 8 janvier 1932, la grève générale est déclenchée en Catalogne.

A Saradañola-Ripollet, les ouvriers s'emparent des mairies et proclament le communisme libertaire. Il n'y eut pas de victimes.

Il y eut des actes subversifs dans le Levant (Valencia - Murcia) et l'Andalousie, notamment dans la province de Cadix, dans un hameau de Medina-Sidonia, nommé Casas-Viejas (Maisons Vieilles). Ici, les libertaires, avec "Six-Doigts", après s'être rendus maîtres des lieux résistèrent aux attaques de la Garde Civile et des Gardes d'Assaut.

L'ordre vint d'Azaña : "ni blessés, ni prisonniers, tirez au ventre !". Résultat des opérations : deux gardes tués, "Seis Dedos" et ses compagnons qui résistèrent moururent dans une cabane, brûlés vifs.

Quatorze prisonniers, suivant les ordres du chef du gouvernement, furent exécutés.

Dans ce contexte social et politique, le 16 novembre 1933, de nouvelles élections eurent lieu. Le centre-droit l'emporta. C'était la conséquence logique de la politique désastreuse de la coalition républicano-socialiste.

Tout au long de la campagne, la CNT et la FAI avaient conseillé l'abstention et avaient poursuivi leur propagande pour une construction révolutionnaire.

La victoire des droites était due au grand nombre d'abstentions. Comme la CNT l'avait promis, le 8 décembre éclatait un mouvement révolutionnaire à Saragosse et dans divers villages et villes d'Aragon. Les libertaires, après avoir occupé les mairies, proclamèrent le communisme libertaire.

Ce mouvement ne fut suivi, ni par les républicains de gauche, ni par les marxistes et fut finalement écrasé par l'armée. Il n'y eu pas de victimes, mais une multitude de détenus de la CNT, de la FAI et de la F.I.J.L.

En Catalogne, par solidarité avec les ouvriers aragonais, éclata une grève générale.

Les travailleurs de Saragosse maintinrent le mouvement général de grève pendant 57 jours. Le mouvement prit de telles proportions que même pour enterrer les morts, il fallait une autorisation du Comité de Grève de la CNT. Malgré le fait que toute l'Espagne était gouvernée par les droites, dans la Généralité de Catalogne, le pouvoir régional restait aux mains de l'Esquerra (E.R.C.) et de l'Union Socialiste de Catalogne.

Au printemps 1934, les Jeunesses Libertaires de Catalogne (mouvement qui, comme la FAI était clandestin) avaient convoqué un plénum régional.

Notre association "Faros" (district V et Pueblo Seco) délégua le compagnon Miguel Beltrol et moi-même pour y assister. Cette réunion devait avoir lieu un dimanche, dans la montagne proche du quartier de Horta, à Font del Cuento. Deux agents de la police catalane (secrète) avaient arrêté le compagnon Juan Gomez, sur lequel, ils trouvèrent une lettre qui faisait référence à cette réunion, mais le lieu de la rencontre n'était pas précisé. C'est pourquoi il fut affreusement torturé ; à la fin, il déclara à la police que le lieu n'était pas connu, mais c'était aux environs de Horta.

L'information de la détention de Gomez était connue, mais le Comité Régional ne voulut pas suspendre la réunion.

C'est ainsi qu'avec mon ami Beltrol, à sept heures du matin, le dimanche, nous prîmes le tramway n°46 en direction de Horta. En descendant du tram, nous

aperçûmes de nombreux taxis (ensuite nous sûmes que c'est la police secrète qui les avait utilisés). Miguel m'indiqua le chemin à suivre et me dit qu'il attendait le prochain tramway par où venait sa famille...Ce fut ce qui le sauva. En effet, je n'avais pas cheminé plus de cinq cents mètres quand je fus stoppé par la police secrète, qui m'interpella en catalan, et me demanda où j'allais. Je répondis que j'allais en excursion. Ils m'emmenèrent vers d'autres personnes que je prétendis ne pas connaître. Je les connaissais parfaitement : ils étaient des Jeunesses Libertaires de San Martin : F. Aso, Ochoas et Farriols.

Peu après arrivèrent les gardes d'assaut qui nous mirent les menottes et nous lièrent deux à deux, et nous amenèrent dans des camions de la garde jusqu'à la Direction Supérieure de la Police de la Via Layetana et dans les cachots, où nous passâmes une longue semaine. De là je fus conduit à la prison Modelo. La troisième galerie était pleine de prisonniers politico-sociaux. Nous fûmes affectés à l'atelier n°2.

Comme la police ne put apporter de preuves, nous restâmes détenus, à la disposition du "Conseller" (ministre) de l'ordre public. En fait nous étions prisonniers du gouvernement catalan. De prison nous sortîmes trois mois après...

Parmi les prisonniers de mon secteur, figurait Mariano Rodriguez Vasquez ("Marianet") qui, plus tard devint secrétaire général de la CNT. En récupérant la liberté, chacun réintégra son travail et ses activités normales.

Après la victoire des partis de droite du 19 novembre 1933, les partis républicains et socialistes commencèrent à se rencontrer en vue de la création d'un front commun contre la réaction. Cette entente devait aboutir à la création du Front Populaire, avec le Parti Communiste. Par ailleurs les partis marxistes (P.S.O.E., P.C.E., Bloc Ouvrier et Paysan) commencèrent à organiser l'Alliance Ouvrière.

Ni la CNT, ni la FAI ne voulurent participer à cette alliance. Les anarchistes étaient partisans de l'alliance à la base, où dans la lutte la classe ouvrière forgeait ses

armes : assemblées, manifestations, grèves, boycott, sabotage, propagande. C'est pour cela qu'aux Asturies, les libertaires participèrent à l'Alliance Ouvrière.

Le 6 octobre 1934

Le 6 octobre 1934 se produisit le soulèvement des Asturies. Les ouvriers, notamment les mineurs, aux cris de **U.H.P. (Union des Frères Prolétaires)**, s'emparèrent de la fabrique d'armes de Trubia et des mairies de diverses communes, entre autres Sama et Gijon. La garnison militaire d'Oviedo était encerclée.

Pour écraser le soulèvement populaire et unitaire des Asturies, le gouvernement fit appel aux troupes du Maroc, c'est à dire la Légion Etrangère et les "Régulares" (mercenaires Marocains), car il n'avait pas confiance dans l'armée de la péninsule.

A la tête de ce corps expéditionnaire était le général Francisco Franco Bahamonde.

Les ouvriers, marins, paysans et mineurs asturiens se battirent, seuls, plusieurs

semaines. La répression fut sanglante, les prisonniers de l'armée furent sauvagement torturés. Mais là-bas exista une véritable unité entre les « frères prolétaires » - **U.H.P.**- c'est à dire UGT et CNT.

En Catalogne, ce même jour, apparurent les "escamots" (milice catalaniste) de l'E.R.C., armés de fusils Winchester. La CNT fut invitée à participer au mouvement. Mais son Comité Régional mit deux conditions préalables : 1) Libération des prisonniers 2) Autorisation de réouverture des locaux syndicaux. Le gouvernement autonome refusa. La CNT décida de rouvrir les syndicats placés sous séquestre : ce fut le premier choc.

A Pueblo Seco, rue Rosal, se situait le Syndicat Unique du Bois, qui était fermé par les autorités catalanes.

Les travailleurs firent sauter les scellés et s'installèrent, armés, dans leur syndicat. Immédiatement arrivèrent les gardes d'assaut qui encerclèrent le local. Plusieurs filles des Jeunesses Libertaires furent détenues par la police; en effet, en fouillant leurs sacs et cabas, la police

trouva des munitions destinées aux résistants syndicaux.

Torné et moi, quand nous vîmes que ces filles étaient arrêtées, nous avertîmes leurs familles. L'une d'elles se nommait Concha Gallen et habitait la même rue que moi (rue Robador). En allant chez elle, dans l'escalier nous butâmes sur la police secrète qui nous mit les menottes et nous conduisit à la Préfecture de Police et de là au Palais de Justice.

Dans la cellule contiguë à la notre étaient Concha Gallen et Lolita Escarza. La nuit tombée, le gardien vint nous voir, il possédait toutes les clés des cellules et il nous dit "vous êtes complètement isolés, je n'ai rien à vous donner à manger. La seule chose que l'on peut faire, c'est de partager mon repas".

Nous lui proposâmes, au vu de la situation, qu'il nous libère. Ce qu'il refusa. Le jour suivant la Garde Civile nous conduisit tous les deux à la prison Modelo et les filles allèrent à la prison pour femmes de la Ronda San Pablo. Aujourd'hui, ce lieu est une place

publique. Au bout de quinze jours de détention, nous fûmes remis en liberté.

Une fois dehors, nous découvrimés comment s'était terminé le mouvement catalaniste.

Le gouvernement autonome de la Généralité comptait sur l'appui du général Batet, chef de la quatrième région militaire (Catalogne et Baléares). Mais ce dernier, bien que républicain, n'avait pas confiance aux 10000 escamots et doutait de leur esprit combatif. Il proclama "l'état de Guerre" et fit sortir 500 soldats des casernes qui tirèrent deux coups de canon contre l'hôtel de ville et là finit lamentablement l'insurrection catalaniste.

Là où la résistance fut la plus forte, c'est dans le quartier populaire d'Atarazanas. Face à la caserne d'Atarazanas (la Maestranza), se situait le C.A.D.I.C. (Centre Autonomiste de Dépendances de l'Industrie et du Commerce). Dans ce centre était Jaume Comte qui dirigeait le "Partit Proletari Catala » (marxistes catalans). Il tirait depuis le premier étage et faisait front aux militaires avec une

mitrailleuse, mais ceux-ci répondirent avec l'artillerie jusqu'à ce qu'il meure.

Companys et le Conseiller à l'Intérieur, Dencas se virent perdus. Ils demandèrent l'aide des "companys" (camarades) anarchistes de la CNT et de la FAI. Lluís Companys, en plus des 10000 escamots, comptait sur 3000 "mossos de escuadra", police autonome catalane.

Le premier jour du soulèvement, soit le 6 octobre, parut un journal catalaniste avec cette une : "La FAI est un produit de l'Espagne ! Guerre à la FAI". Nombreux furent les "escamots" qui se débarrassèrent de leurs armes dans les égouts...mais les vrais révolutionnaires les récupérèrent et les cachèrent pour des jours meilleurs...

A la suite de la double révolte des Asturies et de Catalogne, de nombreuses arrestations de militants ouvriers ou de gauche eurent lieu dans toute l'Espagne.

Mon cousin germain Paco (Francisco López Pérez) qui était, depuis peu, membre de la Garde d'Assaut, fut par inexpérience victime d'un attentat. Il entendit des coups de feu et il vit qu'un homme traînait un blessé, il s'approcha et

reçut une décharge de pistolet mitrailleur dans le ventre. Conduit à l'hôpital, il mourût quelques heures après.

Au mois de novembre, le fils aîné de la femme de mon père, Ricardo, fut convoqué pour passer la visite médicale qui lui permettrait de rentrer à l'armée, accomplir son service militaire. Avant la visite, il était malade et le fit savoir au médecin militaire. Celui-ci diagnostiqua : "bon pour le service armé ! ". Il fut envoyé au Régiment d'Artillerie à Mahon (île de Minorque), il embarqua au port de Barcelone, et comme les autres recrues, il voyagea sur le pont. En arrivant à Mahon, fiévreux, il dut intégrer l'hôpital militaire. Peu de jours après, l'Armée le renvoya chez lui, à Barcelone.

Il alla voir un spécialiste de la gorge qui lui apprit que c'était une infection incurable. Il fut hospitalisé à San Pablo, pavillon San Carlos, qui était celui des tuberculeux. Quelques jours après, il y mourût. C'est dans ce même pavillon que peu de mois auparavant, j'avais été hospitalisé, victime d'une congestion pulmonaire.

Au printemps 1935, ma sœur Ana, avec son mari et ses enfants : Vicente, Argelia et Juan revinrent à Barcelone. L'année suivante, en novembre 1935, je fus convoqué au service militaire et je fus tiré au sort pour faire mes classes. J'étais destiné au 28 ème Régiment d'Infanterie de Palma. Quelques jours plus tard, j'étais incorporé. J'embarquais sur un bateau de la Compañia Trasmediterranea qui accomplissait le service Barcelone-Palma de Majorque.

Mon père et ma fiancée, Pepita Laguarda, qui vivait dans le quartier Santa Eulalia, à Hospitalet, vinrent me dire au revoir. Le bateau quitta le port vers 20h 30 et arriva à destination vers 6h 30, le jour suivant.

Dans le port, nous fûmes accueillis par plusieurs militaires sous les ordres d'un officier. Ils nous conduisirent à la caserne du Carmen où était établi le premier bataillon du 28 ème Régiment d'Infanterie. Le 2 ème bataillon était caserné dans la ville de Inca.

En arrivant à la caserne nous déjeunâmes. Ensuite nous fûmes affectés dans nos différentes compagnies. J'eus droit à la

quatrième Compagnie. Une fois là, nous quittâmes nos vêtements civils et nous mimant nos uniformes.

La période d'instruction se termina. De recrues, nous devînmes des soldats aptes pour le service armé. Une fois les "vétérans" partis, vu qu'ils avaient terminé le service normal, il resta dans le régiment, plusieurs postes vacants.

Je supposais que ma fiche de police avait été transmise au régiment. Je faisais tout ce qui est possible pour ne commettre aucune faute, car je savais qu'à la plus minime, je serais sanctionné sévèrement.

Avec mon comportement exemplaire, j'avais capté la sympathie du sergent instructeur, qui à ce moment me proposa un des meilleurs postes : ordonnance d'un lieutenant-colonel. Mais quand arriva la liste des promotions, je n'y figurais pas, et je dus rester à la quatrième compagnie. Peu après, le même sergent Bruguera, me proposa une autre promotion : ordonnance des sergents. Cela fut aussi refusé. Devant cet état de fait, le sergent me dit "il doit y avoir une erreur, sollicite une audience au lieutenant-colonel". Mais

je ne fis rien, parce que je savais d'où cela provenait.

A partir de là, pour moi, le service militaire fut plus strict : le jour où je n'étais pas de garde (service des armes), je devais faire des corvées de "nettoyage" ou de "cuisine" ou services mécaniques, et tous les trois jours, j'accomplissais une garde de nuit dans la compagnie. Il faut rester éveillé, armé avec la machette, surveillant que n'entre, ni ne sorte personne des chambrées. Si quelqu'un est malade, il faut prévenir le caporal de casernement. Cette garde commence à 21h jusqu'à 6h le lendemain.

Le sergent Bruguera, un jour m'appela pour me dire qu'il était muté à la Poudrière, et il me demanda si je voulais aller avec lui. J'étais épuisé par toutes ces gardes et je répondis oui. C'est ainsi qu'avec ce sergent, deux caporaux et onze soldats, nous avons passé un mois dans la poudrière qui se trouvait aux alentours de Palma, près d'une montagne et du quartier de Genova.

Le 16 février 1936, eut lieu l'élection des députés aux Cortes (parlement).

L'Espagne comptait alors 30000 prisonniers politico-sociaux. Les hommes politiques du Front Populaire avaient promis à la CNT et à la FAI, que s'ils étaient vainqueurs, une large amnistie serait votée. C'est pour cela que les libertaires, contrairement aux élections passées, qui avaient vu la victoire des forces de droite, ne firent pas campagne pour l'abstention, malgré le fait que la "Falange" et d'autres partis de droite aient promis une forte somme d'argent pour que l'organisation confédérale fasse une campagne d'abstention. Le résultat des élections fut la victoire du Front Populaire (Gauche Républicaine, P.S.O.E. et P.C.E.). Tout de suite après, les phalangistes multiplièrent les attentats partout en Espagne.

A Palma de Majorque, la Phalange mis une bombe à la "maison du peuple" (P.S.O.E.). Les ouvriers firent la grève générale et organisèrent une grande manifestation. Un lieutenant de la Garde d'Assaut prétendait réprimer cette manifestation. Mais devant la forte réaction des manifestants, le lieutenant dû

se réfugier dans la caserne du corps des ingénieurs qui était à côté de ma caserne (nommée Carmen).

Cette nuit la général Goded donna l'ordre au colonel dirigeant notre régiment de monter la garde devant les couvents et les églises.

C'est ainsi que je dus monter la garde devant un couvent près du commandement militaire (où résidait le général) et non loin de la cathédrale.

Quarante jours de perm !

C'est le sergent Bruguera qui me livra l'information : "Carvajal (il y avait plusieurs López, c'est pourquoi, on m'appelait par mon deuxième nom), tu as droit à quarante jours de perm, comme tu es ancien, tu peux partir au premier ou au second tour..."

Je répondis : "Si je pars au deuxième tour, il me restera peu de temps de service à accomplir..." Le sergent me fit cette réflexion : **"Fais comme tu veux, mais il vaut mieux un oiseau dans la main que cent qui volent..."**

Ce à quoi je répondis : "Bon, je partirai au premier tour..."

C'est ainsi qu'aux premiers jours de juillet 1936, j'étais à la maison avec mon père rue Cruz Roja (Croix Rouge) alors numéro 11 rue La Torrassa à Hospitalet del Llobregat (banlieue de Barcelone, notre demeure se situait près de la route qui relie Sans à Esplugas et ne porte plus le n°11). Le 12 juillet, pendant la nuit se répandit à Barcelone la nouvelle de l'assassinat à Madrid du lieutenant Castillo, de la Garde d'Assaut.

Ce crime fut exécuté par quatre phalangistes. Auparavant, au mois de mai, à Madrid, le capitaine Farando avait été tué par la "Falange".

La réaction des socialistes (les deux officiers étaient membres du P.S.O.E.), ne se fit pas attendre. Et le 13 juillet à son tour fut tué le député monarchiste Calvo Sotelo. A son enterrement, Goicoechea prononça un violent discours contre la République, jurant de venger la mort du député royaliste...Le discours se termina par ces paroles : « maintenant ou jamais! ».

Et ...le 17 juillet les garnisons militaires du Maroc (Melilla, Ceuta) se soulevèrent contre la République.

Le 18 juillet, d'autres garnisons militaires de la péninsule (Séville, Pampelune, Burgos, Saragosse) firent de même.

Devant cette situation, les partis et organisations de Front Populaire firent un appel au peuple, à la radio pour que tout le monde se concentre dans les différents sièges du Front Populaire.

Le 18, au soir, je me trouvais au domicile de ma fiancée, dans le quartier de la rue Santa Eulalia, face à ce qui est maintenant la Caisse d'épargne et au grand édifice qui appartient à la ville d'Hospitalet.

C'est là que j'entendis à la radio, une proclamation de l'UGT et peu après une autre du Comité National de la CNT, faisant appel à tous leurs adhérents et au peuple, en général, pour qu'ils se rendent aux sièges des syndicats afin de s'organiser face au soulèvement fasciste.

Après avoir entendu ces allocutions, je dis au revoir à ma fiancée, je pris le métro et je me dirigeais vers mon syndicat. Le siège de mon organisation se situait rue Riereta,

au premier étage. Je vis que le local était rempli de compagnons disposés à faire front contre les insurgés.

Les troupes étaient consignées et les soldats ne savaient pas ce qu'il se passait dans la rue. On savait que le général commandant la Quatrième Région était un proche de la République. Malgré cela, pendant toute la nuit les compagnons et militants de la CNT, de la FAI et des F.I.J.L. patrouillèrent dans les rues de la ville et prirent beaucoup d'armes et de munitions. Toutes les armureries furent dévalisées, on fouilla les bateaux du port et les gens s'emparèrent des armes. Les vigilants et gardiens de rues furent désarmés.

Comme le général Llano de la Encomienda refusa de signer l'arrêté déclarant l'état de guerre, il fut détenu par son Etat-Major. Arrivant, à trois heures du matin de Majorque, en hydravion, le général Goded qui se dirigea vers la Capitainerie Générale sur la Promenade de Colomb. Goded signa l'arrêté et donna l'ordre de mettre les troupes en position

dans les rues afin d'occuper et de quadriller la ville.

C'est ainsi qu'à quatre heures du matin, le 19 juillet 1936, les troupes d'infanterie de la caserne de Pedralbes descendirent par la Diagonale et la Promenade de Grâce (Paseo de Gracia) jusqu'à la plaza Cataluña, avec l'objectif de prendre possession de la radio et de la centrale téléphonique.

Les casernes de Lepanto (Gran Via-Hospitalet) avec ses ingénieurs, tireurs de mines et celle de la cavalerie de la rue Tarragona, étaient dans le coup. Ces troupes se divisèrent en deux groupes : les uns passant par la Gran Via jusqu'à la place de l'Université et l'autre par le Parallèle, près d'Atarazanas.

Ce fut vers cette heure de la nuit, que je rencontrais d'autres compagnons et qu'ensemble nous essayions de mettre en route une automobile, que nous entendîmes les premiers tirs provenant de la rue Tarragona. Comme nous étions sans armes, nous allâmes à notre local de la rue Riereta. Là-bas nous apprîmes que les

troupes qui venaient du Paralelo étaient arrêtées à la hauteur de la rue San Pablo.

Au croisement Paralelo - Ronda San Pablo, les copains de la CNT avaient construit une grande barricade avec des balles de coton.

De là, les fascistes n'avancèrent plus jusqu'au matin où ils se rendirent. Les libertaires du Clot San Martin et San Andres, cernèrent les casernes de San Andres et de la rue Marina.

La principale et plus sanglante bataille se situa sur la plaza Cataluña où les militaires factieux s'emparèrent du Central Téléphonique... Mais à la fin du jour, ils capitulèrent. Les fascistes qui réussirent à pénétrer au centre de la ville, se retrouvèrent cernés par le peuple et sans contact avec leurs respectives casernes. Les anarchistes de La Torrassa et de Hospitalet, attaquèrent les casernes de Pedralbes, pendant que les militaires luttaient dans le centre-ville.

Les premières victimes

Des compagnons du Syndicat des Arts Graphiques, mon syndicat, parmi lesquels les copains Gallen et Cabrerizo qui patrouillaient en voiture, furent atteints par une rafale. Gallen fut blessé à l'épaule, les balles traversèrent la tête de Cabrerizo et il mourut sur le coup. Un autre compagnon des Jeunesses Libertaires surnommé "el platanero" (le bananier) tomba dans les premiers combats d'Atarazanas. Les fascistes, pour arriver à leurs fins, employaient tous les moyens. Ainsi sur la Paralelo, pour conquérir le siège du Syndicat du Bois, rue Rosal, ils utilisèrent une ambulance avec le drapeau de la Croix-Rouge. Ce local fut récupéré peu après. Dans le quartier et la caserne d'Atarazanas, devant la pression populaire, les militaires hissèrent le drapeau blanc et au moment où le peuple s'élança, diverses mitrailleuses firent feu contre la multitude, occasionnant de nombreuses victimes. Parmi eux figurait Francisco Ascaso, l'ami de Buenaventura Durruti et militant connu de la FAI

A la dernière heure de ce jour tragique du 19 juillet, les généraux Goded et Burriel se rendirent. Goded s'écria : " la chance nous a été contraire".

Contre la Capitainerie Générale du port, le peuple s'empara de l'artillerie et avec l'aide du colonel Dias Sandino et du commandant Reyes, provoqua la chute de ce lieu symbolique.

Francisco López Navarro (18 ans) fut une autre victime, il mourut devant la porte de sa maison rue El Olmo (près d'Atarazanas), le 20 juillet tôt le matin, atteint par un coup de carabine d'un milicien.

A la fin de la journée du 19 juillet, Barcelone était pratiquement aux mains du peuple. Il restait quelques réduits de résistance factieuse à Atarazanas et à la caserne San Andres qui se rendirent le 20 juillet. Une fois terminée cette phase de la lutte, la Confédération Nationale du Travail conseilla le retour au travail.

Le président de la Généralité, Lluís Companys appela une délégation de la CNT et de la FAI et leur dit "puisque vous êtes les maîtres de la situation et que le

peuple est avec vous, je vous laisse le pouvoir".

Les libertaires dirent au président : "restez au pouvoir, pour l'instant, la CNT veut les usines, fabriques et ateliers afin de collectiviser et socialiser l'économie".

On retourna au travail, là où les patrons avaient fui, on collectivisa. Les transports urbains, tramways, autobus, métro, furent organisés et gérés par le Syndicat des transports et communication. Les taxis furent également collectivisés. Les spectacles publics, cinémas, théâtres et cabarets furent socialisés. Enfin toute l'économie fut organisée et collectivisée par la CNT avec la participation de l'UGT, minoritaire et socialiste. Avec la normalisation de la situation, vu que j'étais au service du Syndicat des Arts Graphiques, j'allais dans mon quartier de La Torrassa (commune d'Hospitalet) où je conduisais un véhicule pour différents services.

Dans les premiers jours du mois d'août, lors d'une rencontre avec Pepita, ma fiancée, qui était au service des hôpitaux dans un établissement de Sarria, elle me

dit " A Pedralbes, dans la caserne Miguel Bakounine, se forme une colonne pour aller sur le front d'Aragon, et je me suis inscrite comme volontaire".

Je lui dis : "si tu y vas, je vais avec toi". C'est ainsi que nous fumes enregistrés dans le groupe 45, de la cinquième centurie de la colonne Francisco Ascaso, qui lors de la militarisation devint la 28 ème division.

Deux jours plus tard, nous partîmes à pied, armés de fusils par la Diagonale jusqu'à la Gare du Nord. Nous prîmes la direction de Lerida (Lleida en catalan), puis le train nous amena jusqu'à Monzon. De là, on nous conduisit jusqu'à un village près de Huesca, où nous dormîmes.

Le jour suivant, nous allions à pied, en direction de Huesca, quand apparut un avion républicain qui nous indiquait le chemin à suivre. Nous traversâmes divers villages sans rencontrer l'ennemi. C'est ainsi que nous arrivâmes à Las Casas, où nous fûmes bombardés par l'artillerie nationaliste de Huesca.

Nous nous regroupâmes et continuâmes jusqu'à Vicién où fut établi le Quartier

Général. Notre groupe, le 45, était formé de Pepita, mon ami Beltrol, deux compagnons boulangers de Hospitalet et d'autres, soit, au total dix personnes.

De cet endroit, commencèrent les préparatifs pour attaquer Huesca. Déjà par des opérations locales, il avait été possible d'occuper le château de San Juan, de couper la route de Almudevar à Huesca, deux positions fascistes.

De Barcelone étaient arrivés diverses voitures blindées, construites dans les ateliers métallurgiques. Au début de l'attaque de Huesca, je me trouvais à l'infirmerie avec une infection intestinale (fin août) et Pepita me dit qu'elle partait avec une auto blindée. L'attaque commença à l'aube, et au milieu de la matinée...arriva la première ambulance avec le premier blessé : Pepita Laguarda.

La balle lui était entrée par le haut du dos et elle se plaignait du ventre. Elle fut conduite immédiatement à Grañen où le médecin dit qu'elle avait perdu beaucoup de sang et qu'il fallait transfuser. Je me proposai pour la transfusion. Mais il était trop tard, et quelques minutes après elle

décéda. Après l'enterrement, je fus évacué à l'hôpital San Pablo de Barcelone. A notre arrivée sur le front de Huesca, sans que Pepita le sache, j'avais écrit à ses parents, en leur disant qu'ils envoient immédiatement un télégramme au chef de la colonne disant que son père était gravement malade, afin que Pepita retourne à Hospitalet...mais le télégramme n'arriva pas.

A l'hôpital San Pablo qui prit le nom d'Hôpital Général, je suivis un traitement médical. Quelques jours plus tard, le médecin me donna 15 jours de repos à Montserrat, où je fus transféré dans un hôtel destiné aux malades et blessés en convalescence.

Cette maison de repos se nommait "colonie Puig" et se situait sur la route de Monistrol au monastère de Montserrat.

Après ces quinze jours, je retournais à Barcelone et je fus incorporé à ma colonne sur le front de Huesca. En arrivant au poste de commandement de Vicien, on me dit que mon unité était au cimetière de Huesca. J'y allai à pied. Le groupe 45, s'était installé à l'intérieur du cimetière.

Nous avons délogé plusieurs cadavres de leur niche (dans la partie qui donnait sur la cité). Nous avons perforé le mur pour pouvoir tirer sur l'ennemi. Quelques jours après, vint de Barcelone, une colonne, je crois que c'était "Tierra y Libertad" (Terre et Liberté), pour nous relever. Nous retournâmes nous reposer.

A Barcelone, j'appris que s'était ouverte l'École de Guerre n°1, qui était située dans les vieilles écoles Pias de Sarria. Dans cette école, sur proposition de mon syndicat, et après un examen préliminaire, je commençais mes cours au mois de décembre 1936. Au moment du soulèvement factieux, nous, les soldats ne touchions que 0,25 pesetas par jour. On appelait cela les restes (ce qu'il restait, vêtu et nourri). Quand s'organisèrent les milices antifascistes, le gouvernement de la République décréta que chaque milicien toucherait 10 pesetas par jour.

Les Evènements de mai 1937

Au début de janvier 1937, le cours était assez avancé. C'est ainsi que je dus

redoubler le cours après les examens. Au moment des lamentables événements de mai 1937, j'étais encore en train d'étudier dans l'Ecole Populaire de Guerre n°1.

Le 2 mai, on pressentait que quelque chose allait arriver et divers compagnons des Jeunesses Libertaires, élèves de l'école, se portèrent volontaires pour relever la garde de celle-ci.

En effet, personne n'aimait effectuer le service de garde qui durait 24 heures. Comme j'étais libre de tout service à l'école, je passais la nuit du 2 mai avec les copains de l'association culturelle Faros. À cette époque, le siège était 44 ronde San Pablo. Toute la nuit pendant que les uns dormaient les autres montaient la garde.

C'est ainsi que le 3 mai, les communistes, ou mieux dit, les staliniens, qui possédaient une caserne (Intendencia) près de l'école essayèrent d'occuper l'E.P.G. n°1.

Un groupe, mené par un officier, vint devant l'école et dit : "Nous venons au nom du gouvernement de la République, prendre possession de l'école". Ce à quoi, le compagnon responsable de la garde lui

répondit : "Retournez à votre caserne, nous gardons l'école nous-mêmes". Et comme les autres continuèrent d'avancer...La garde tira, occasionnant plusieurs blessés. Les staliniens se retirèrent.

Tout de suite, le responsable de la garde téléphona à la caserne "communiste", en disant que s'ils bougeaient hors de chez eux, la garde ferait usage de l'artillerie et la caserne sauterait.

Comme le 19 juillet 1936, la bataille principale eut lieu plaza Cataluña où les libertaires de la CNT et de la FAI occupaient depuis le début de la révolution le Central Téléphonique.

Ce 3 mai, les staliniens avec l'Esquerra (parti bourgeois catalan), voulaient le récupérer.

Déjà, ils occupaient le quartier de la Via Layetana, le reste de la ville, et les banlieues, étaient aux mains des libertaires.

Les gardes civils (Garde Nationale Républicaine), essayèrent depuis la plaza España d'occuper le centre ville par le Paralelo, mais les anarchistes sortirent à

leur rencontre. Et ne pouvant plus progresser, ils se réfugièrent au cinéma America, près du parc Montjuich.

Là ils dressèrent des fortifications, mais ils furent délogés à coups de canon depuis la rue Campo Sagrado ("Champ Sacré").

L'occupation du Central Téléphonique par la CNT était parfaitement légale par le décret de collectivisation qui avait été ratifié par la Généralité de Catalogne. Mais les staliniens (P.C.E. et P.S.U.C., Parti Communiste Espagnol et Parti Socialiste Unifié de Catalogne, branche catalane du PCE), suivant les instructions de Moscou et avec l'accord des Républicains, étaient décidés à faire échouer la révolution et utilisaient tous les moyens pour y arriver. Le peu d'armes qui arrivaient d'U.R.S.S. étaient payées d'avance.

En arrivant, cet armement était distribué entre les unités "communistes".

Je crois que c'est le 6 mai 1937, que Federica Montseny et Garcia Oliver (ministres anarchistes au gouvernement central) arrivèrent de Valence au cri de "Cessez le feu camarades !".

Arrivèrent, aussi, de Valence et en camions, des forces de la Garde d'Assaut.

Une fois la situation "normalisée", apparut dans le journal de l'Esquerra ("La Humanitat") un écrit de Lluís Companys, qui oubliant ce qu'il avait dit le 20 juillet 1936, disait : "ça suffit, le temps des camarades est terminé!".

Le rapport de forces avait changé.

C'est ainsi que peu à peu la contre-révolution délogeait le Peuple de ses conquêtes révolutionnaires qui avaient coûté tant de sang.

Durant tout le temps où je fus sur le front de Huesca, j'écrivais normalement à mes compagnons de la ronda San Pablo et celle qui répondait à mes lettres c'était toujours Enriqueta (de la section brochage, à l'imprimerie). La correspondance, au début était simplement amicale.

Deuxième cahier

1937-1941 : Guerre civile puis mondiale

Après de les évènements sanglants de mai 1937, je repris les cours de l'École Populaire de Guerre n°1. J'étais toujours en relation avec Enriqueta sans arriver à rien de concret vu que j'étais absorbé par les études, car tous mes efforts étaient pour la lutte contre le fascisme. Mon but était d'étudier afin d'être utile à la cause de la liberté.

Arriva l'été et avec lui, les examens. Deux jours après, à l'entrée de l'école, fut affichée la liste des reçus et je vis avec satisfaction que j'y figurais. Cette liste fut publiée au journal officiel de la Défense Nationale, mon nom figurait au numéro 107 du 28 août 1937.

Le 10 août 1937, par ordre du Général Pozas (4^{ème}Région Militaire) je fus envoyé vers la 140^{ème} brigade mixte, comme lieutenant d'infanterie en campagne, dans la province de Tarragona, sous les ordres du lieutenant-colonel Don Gil Cabrera. Ainsi j'ai connu ma première

destination avant qu'apparaisse ma nomination au journal officiel.

Dans la soirée du 28 août, nous "reçûmes la visite " de l'aviation fasciste de Majorque (trois avions), qui bombarda les dépôts d'essence de la C.A.M.P.S.A., et les incendia. La C.A.M.P.S.A. brûla plusieurs jours.

Le 31 août je fus muté à la 137^{ème} brigade mixte, 1^{er} Bataillon (545), 1^{ère} compagnie, à Reus et le premier septembre, nous sortîmes de cette ville en train vers La Zaida (province de Saragosse).

Le 5 septembre nous retournions à Reus et de là, nous partîmes vers Lérida, en train, avec la 140^{ème} brigade mixte (4^{ème} Bataillon).

De Reus, en passant par Monblanch, nous arrivâmes à Lérida et de là nous continuâmes jusqu'à Poleñino, où nous arrivâmes de bonne heure à la gare (ce village était près de Grañén, province de Huesca). De la gare nous continuâmes à pied jusqu'au village (6 septembre).

Dans ce village nous restâmes deux semaines y notre tâche, plus que de

l'infanterie, fut de génie (corps des ingénieurs). La troupe s'occupa de réparer la route; ainsi au lieu du fusil, les soldats avaient pioche et pelle.

Du village, notre bataillon, se transporta aux alentours de Lanaja, où nous restâmes deux jours, près de la sierra de Alcubierre. Ce 22 septembre, nous nous préparâmes à une marche vers un village proche aux premières heures du matin.

Au bout deux jours dans ce village on reçoit l'ordre de partir pour tout le bataillon. Nous sommes plusieurs officiers à recevoir l'ordre de réintégrer notre Brigade Mixte.

Cette nuit du 24 il n'y pas de marche, et le jour suivant, à la première heure, nous sortîmes vers Poleñino. Dans ce lieu furent réunis tous les officiers qui allaient sur le même champ de bataille. Après le repas nous sommes transféré à Grañén et de là, en camions, au quartier général de la brigade, situé à Sesa, où nous arrivâmes à la nuit. Après le souper nous nous reposâmes.

Le dimanche 26 septembre, de repos l'après midi, nous sommes allés dans le

village voisin de Salillas. Le jour suivant nous sommes impatients de savoir où nous allons être envoyés. Nous le savons le soir même. Je suis affecté au 4^{ème} Bataillon et à la tête de la 4^{ème} compagnie. Le 28, au matin, nous nous séparons et chacun va vers l'unité où il est affecté. Je me présente au commandement. Pour le moment, l'effectif est insuffisant pour former ma compagnie, celle voit le jour le lendemain. Nous restons dans ce village jusqu'au 4 novembre, où tombe l'ordre de partir. Le bataillon se divise en compagnies, et la mienne, part à midi. Des camions nous transportèrent avec la troisième compagnie au village de Poleñino où nous étions venus antérieurement. En arrivant au village je cherchais logement pour mon unité. Les officiers, nous nous réunîmes et nous mangeâmes dans une maison que nous connaissions. Nous nous rendîmes compte que nous n'étions pas les bienvenus aussi nous en cherchâmes une autre. Le 24 novembre, nos marchions ensemble, troisième et quatrième compagnie aux environs de Vicién. Je connaissais ce

village car j'y étais venu avec la Colonne Francisco Ascaso (appelée ensuite 28^{ème} Division).

Les deux compagnies nous logeâmes dans le château de San Luis (près de Almúdevar). Seule la quatrième compagnie resta jusqu'à la fin du mois, où nous partîmes plus près de Vicién, au château de San Juan. Notre tâche était de réaliser quelques travaux urgents de réparation de routes.

Nous sommes restés en ce lieu jusqu'à la nuit. En ce 13 janvier 1938 où on nous envoya plus près de la première ligne (Castillo Orus) pour continuer notre mission.

Le 15 décembre commença l'offensive de Teruel que culmina avec l'occupation de cette cité, après de sanglants combats. Les derniers résistants, le colonel Rey D'Harcourt et l'évêque de Teruel se rendirent le 8 janvier 1938.

Ce jour 29 janvier, se confirment les rumeurs qui circulaient, le commandement de notre brigade, est passé aux mains d'autres officiers. De nuit, nous marchons vers Grañén, où nous

restons jusqu'aux premières heures du 1er février, avant de repartir en direction de la Catalogne en train.

Nous arrivons à destination, le 2 février, à Puebla de Híjar (province de Saragosse). De là nous sommes transférés en camions vers notre nouvelle résidence : Lécera.

Le 7 février, les fascistes entament une contre-offensive que dura plus de deux semaines pour récupérer Teruel.

Le 19 arrivent des soldats. Dans la nuit du 21, changement de résidence; nous sommes envoyés à Codo et de là nous allons près de Belchite (entre Belchite et Mediana). Notre mission : creuser des tranchées.

Le 2 mars, le commandement de la compagnie passe à un autre officier.

Le 3, je vais en expédition à la 144^{ème} Brigade. Le 4, je reviens au point de départ.

Le 8 mars 1938, a lieu un intense bombardement des avions allemands Junkers dans notre arrière garde.

Les troupes fascistes composées de marocains, italiens et nazis allemands, avec l'appui de l'artillerie et des chars de

combat allemands et italiens, débutent une offensive dans tout le secteur.

Après que l'ennemi ait occupé Belchite (10 mars), nous avons les fascistes à 500 mètres et nos armes sont des pioches, pelles et quelques fusils que nous avons récupérés sur des soldats qui opèrent une retraite.

Pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi nous nous retirons en direction de Sástago, en évitant de passer par Codo, déjà au pouvoir de l'ennemi. Le 11, nous arrivons à La Zaida. Le 13, à Sástago nous traversons l'Ebre et établissons une ligne de défense à la gauche du fleuve en contact avec la 121ème Brigade Mixte (26ème Division ex colonne Durruti). Le 23 à Escatrón, nous relevons la 121ème Brigade Mixte et le 25 nous nous retirons jusqu'au 28, à Mequinenza, en retraversant le fleuve, nous passons sur la rive droite. Le pont de Mequinenza est plein de gens et de chariots avec des civils qui fuient devant l'avance des fascistes. On entend des voix : "vite le pont va sauter !..." Et ce que je craignais, arriva... Sans que le pont soit complètement

évacué...il sauta en provoquant une véritable boucherie...

Deux jours après, nous apprîmes que le lieutenant qui avait donné l'ordre de faire sauter le pont, avait été fusillé. Après nous être retiré de Mequinenza, nous arrivâmes le 31 mars à Fayón et le premier avril nous sommes à Flix. Le 2 nous arrivons à Mora del Ebro et Mora la Nueva. Nous passons sur la rive gauche de l'Ebre et nous faisons sauter le pont. Nous sommes réunis à la 15^{ème} Brigade Mixte (internationale). Nous sommes face à Mora près de Tivissa. Le 8 avril nous recevons l'ordre d'incorporation de notre brigade vers la province de Barcelone. Le 13 avril nous sommes présentés à la 140^{ème} B.M. – je suis destiné à la 144^{ème}. Le 14 je passe à la compagnie de dépôt et le 17 je suis transféré à Prat d'Ánoia (Base d'Instruction de la 44^{ème} Division). Le 18, je deviens instructeur de la base de la 44^{ème} Division et le 6 mai nous nous installons à Pobla de Claramunt, près de la gare des chemins de fer catalans, dans une maison de campagne appelée Can Pére Valls.

Dans ce village, près de Igualada, nous restons jusqu'aux ultimes jours de juin puis nous sommes transférés à Aspa dans la province de Lérida (proche du front du Segre).

Le 25 juillet à 0 h 15 commence la bataille de l'Èbre, les troupes républicaines traversent le fleuve par divers points depuis Mequinenza à Cherta, et aussi à Amposta.

Le 10 août, en quittant la base je fus incorporé à la 144 ème B.M., 573 ème bataillon, 2 ème compagnie, 3 ème section en face du pont de Serós où l'ennemi a établi une tête de pont. Nous ne pûmes faire sauter ce pont pendant la retraite d'Aragon.

Sur ce front de Serós nous restâmes, jusqu'au 15 septembre où nous fûmes relevés.

Aux premières heures de la matinée, nous partîmes au front de l'Èbre. L'après-midi de ce même jour nous traversâmes le fleuve par Mora la Nueva.

Le 17 nous nous établissons à Flix et le 18, à minuit, nous sortons en direction de Villalva de los Arcos, où nous de arrivons

aux premières heures de la matinée du 19, sous les tirs de mortier et des mitrailleuses. La relève se fit le 6 octobre à une heure du matin.

Le 7 et 8 nous nous reposâmes au bord du fleuve.

Le 11 octobre, nous sommes en ligne au croisement de Venta de Campesines. Un légionnaire passe à nos rangs. Le 12, à une heure du matin nous attaquons et occupons la côte 350. L'ennemi, pour récupérer le terrain perdu, à quatre heures du matin, débute un intense bombardement qui dure jusqu'à 17 heures (30000 obus).

Le 13, Nous nous reposons au bord du fleuve.

La base divisionnaire de la 44^{ème} Division, à laquelle j'appartenais depuis le 18 avril jusqu'au 10 août 1938, était composée par un capitaine, quatre lieutenants et un sergent (secrétaire). A notre service nous avions un cuisinier qui exerçait, en même temps la fonction de barbier.

Le capitaine se disait socialiste negriniste, en réalité il était stalinien, ainsi qu'un des

lieutenants qui dans les discussions politiques, se heurtait avec nos opinions, car nous les lieutenants Vázquez, Molino et moi étions de la C.N.T. et des Jeunesses Libertaires.

La troupe qui composait notre base, était mobile; certains jours nous nous comptions 80 ou 100 et le lendemain il n'y en avait plus que 50.

Dans la nouvelle armée appelée populaire, le comportement des officiers était à l'aune de leurs idées politiques et sociales. Un jour, un lieutenant de 18 ans (et fils d'un commandant), entra dans la maison qui servait de caserne à notre troupe et il surprit quatre soldats jouant aux cartes, c'est à dire avec de l'argent, ce qui était interdit.

Cet officier les fit mettre en rangs, les conduisit au bord du fleuve ordonna : "de front!..." et une fois les pieds dans l'eau, il ordonna : "corps à terre!..." Ce qui provoqua le rire des gens du village en ridiculisant les soldats... Notre réaction devant ce procédé fut vive et quand nous trouvâmes tous les trois seuls avec cet officier, nous lui dîmes que cette façon de

procéder n'était pas digne d'un officier antifasciste, à cause de cela il se fâcha avec nous.

Une autre fois, ce capitaine organisa un bal pour distraire les soldats et les habitants dans une grande salle. Ce monsieur, que nous appelions camarade, monta au balcon et de là il sortit un paquet de cigarettes et les jeta, une à une sur les soldats qui manquaient de tabac. Notre réaction fut immédiate et nous lui dûmes que ce n'était pas digne d'être parmi nous : "Si vous avez du tabac, nous lui dûmes, rassemblez la troupe et répartissez le équitablement". Cela ne plut pas à ce negriniste (bolchevik camouflé) et dès ce moment, nous savions qu'à la première occasion, il chercherait un quelconque prétexte pour nous envoyer en première ligne, ce qui se produisit.

Le 21 octobre je me reposais au bord de l'Ebre, tout près du tunnel de García et de nuit j'eus une subite montée de température, je tremblais de froid, l'instant d'après j'étais en nage. Ainsi le lendemain je fus évacué dans l'hôpital le plus proche qui était Bellmunt de Ciurana,

où on me donna de la quinine : car je subissais une attaque de paludisme.

Ensuite, le 31 octobre je fus évacué à l'Hôpital de Reus puis le 7 novembre 1938 à Cambrils (parc Sarría), où je fus soumis à un traitement contre la gale.

Le 14, je me reposais à Borjas del Campo et arrivais à Barcelone, parc de Montjuich, où je pus voir ma famille.

Quand je fus guéri, avec un sauf conduit, je me présentais au Commandement Militaire. Je sortis par la gare du nord pour aller sur le front du Segre, Belvis y Bell-Lloc d'Urgell.

Le 24 décembre commença l'offensive des fascistes contre la Catalogne.

Après la bataille de l'Ebre, l'armée de Catalogne (Est) était désorganisée à cause de la perte importante d'hommes et de matériel qui ne purent être remplacés alors les fascistes déclenchèrent l'offensive générale.

Dans les premières jours de janvier 1939, j'étais dans la région du Sègre, je fus nommé, comme lieutenant dans un autre bataillon (le 574) de la 144 ème Brigade

Mixte qui se trouvait dans la province de Tarragone.

Je fus incorporé dans ce bataillon à Juncosa. Ce village était au pouvoir de l'ennemi.

Le commandant García (un majorquin) me donna l'ordre d'aller, avec quelques soldats, chercher des munitions que nous chargeâmes sur trois mules. Nous fîmes le transport en suivant le fond de la vallée mais avant d'arriver à la position, nous fûmes attaqués par l'aviation ennemie qui lança plusieurs bombes. Les mules restèrent au sol avec les pattes en l'air. Les forces fascistes avaient pris notre position nous n'avions d'autre possibilité que de monter la côte en courant sous le feu des mitrailleuses.

Une fois de l'autre côté, nous nous reposâmes quelques minutes avant d'entreprendre de nouveau la marche. A ce moment je me rendis compte que dans la course, j'avais perdu la moitié de la semelle du soulier droit et j'avais une blessure au gros orteil qui m'obligeait à boiter. Au premier poste de secours, on me soigna.

Ensuite je fus évacué sur Barcelone.

Le 15 janvier 1939, j'avais donné rendez-vous à mon père à la gare de Sans. J'allais voir ma sœur Ana qui m'accompagna à la gare du nord, car je reçus un contre ordre et c'est par cette gare que je devais rejoindre mon unité.

C'est ainsi que je ne pus dire adieu à mon père que je ne devais plus jamais revoir.

J'arrivais à Calaf à minuit et le 16 je me présentais au commandement militaire.

De là je fus envoyé à Manresa, où j'arrivais vers midi. Le 17 je suis incorporé au 575^{ème} bataillon (première compagnie). Le 19 nous sommes transférés à Castellet (San Vicente) et le 20 le bataillon se réorganise. Le 22 nouveau transfert à Olesa de Montserrat.

Le 23 janvier, de nuit, nous prenons position au nord-est de Tarrasa (gare de chemin de fer), dans ma section est intégré un lieutenant basque : Manchaca. Face à nous est la Légion Etrangère qui chante autour d'une grande marmite, ce qui me fait supposer qu'elle va attaquer... Le lieutenant Manchaca me dit : "je vais dormir". Je lui réponds que je ne me

couche pas et peu après j'envoie un soldat au poste de commandement avec ordre de rapporter des grenades et des munitions... Le soldat n'avait pas fait 50 mètres quand nous entendîmes : "Halte ! Mains en l'air !" et une explosion...

C'est ce qui nous sauva, car les légionnaires venaient par le flanc gauche vu qu'ils occupaient notre poste de commandement. Il faisait une nuit de lune...Je réveillais l'autre officier et nous sortîmes sous le feu d'un fusil-mitrailleur et prîmes la route en direction de Matadepera. La plupart des soldats furent fait prisonniers.

A l'aube nous nous arrê tâmes au bord de la route sur la droite, protégés par le bosquet et de là nous vîmes une patrouille qui allait aussi en direction de Matadepera ; nous fîmes feu et à nos tirs de fusil, ils nous répondirent avec des tirs de mortier. Près du village, en passant devant la maison, une femme nous appelle et nous offre une bouteille d'huile et nous dit : "Prenez ceci car tout ce qui est ici va être pour les fascistes..."

C'était le 24 janvier 1939, nous arrivons à Castellar del Vallés. Là je vis mon oncle Miguel (frère de mon père), ma tante María, ma cousine María, son fils et son époux Antonio Martínez. Après les avoir salués, je leur exposais la situation et ils me dirent qu'ils se préparaient à partir en France vu que tout était perdu.

Moi, avec l'officier qui m'accompagnait, et les quatre soldats, nous nous installons aux alentours du village - direction Caldas de Montbuy - dans une maisonnette de travailleurs itinérants. Nous établîmes une ligne et à notre gauche (est) nous avions les gardes d'assaut.

Le 25, à l'aube, nous voulûmes établir un contact avec les gardes d'assaut et il n'y avait plus personne. Alors nous décidâmes de nous replier vers Caldas...

Nous cheminions et avant d'arriver à un pont, nous entendîmes une grande explosion et nous comprîmes que la route était coupée ...l'ennemi était devant nous.

Je dis à l'autre officier que je connaissais le chemin à travers la montagne; Nous nous mîmes dans une baraque et en passant par le côté de la montagne – nous vîmes, en

haut, la silhouette de plusieurs soldats – nous préparâmes nos armes et poursuivîmes plus avant... en arrivant à Caldas de Montbuy : "Halte ! Qui vive?" Nous répondîmes : "Forces Républicaines !" Question: " Quelle division?" - "44!" - " Allez !"

A Caldas nous rejoignîmes les forces de notre 44^{ème} division unie avec la 45^{ème} division ce même jour – ce devait être le 27 janvier – nous allâmes en direction de Ametlla del Valles (Almendra) au nord-ouest de Granollers.

A Ametlla nous établîmes une ligne de défense en laissant le village à notre dos en coupant la route qui venait de Parets et Sabadell (sud). Peu après apparut une camionnette qui venait du sud; Nous l'arrêtâmes, elle stoppa. C'était un véhicule d'alimentation des fascistes qui était chargé de pain de troupe. Dans lequel allaient un caporal et des soldats qui dirent appartenir au Bataillon Cycliste de Palma (unité formée durant la guerre). Nous les fîmes prisonniers et répartîmes le pain entre tous les soldats de la troupe.

Cela nous fit du bien, voici plusieurs jours que nous ne mangions plus de pain.

Cette nuit nous reçûmes la visite d'un habitant du village qui nous avertit que des éléments de la cinquième colonne avaient occupé la mairie et hissé le drapeau monarchiste. Ces éléments espéraient attaquer de nuit et nous faire prisonniers...

Notre commandant sollicita des volontaires et, avec eux, récupéra la mairie et, fusilla les fascistes. Le 31 janvier, nous nous replions sur Sevo et de là vers Arbucias.

Le premier février, nous allons près de Santa Coloma de Farnés (Gérone).

Le 2 février, à l'aube, nous partons en direction de Gérone, et tôt le matin du 3, nous nous établissons aux abords de cette capitale, à Sarría del Ter, au bord du Ter.

Le 6 février, arrive l'ordre de retrait vers Bañolas (Banyoles), marche longue et difficile, nous cheminons de 21 heures jusqu'à 10 heures du jour suivant.

A Banyoles, nous nous reposâmes et la nuit venue nous continuâmes le repli en direction de la frontière. Nous passâmes à

côté de Figueras et le 9, à l'aube, nous nous trouvâmes sur la route qui va de La Junquera, au croisement de la route cantonale qui vient de Massanet et Darnius.

Notre unité était une fraction d'un bataillon de la 144^{ème} B. M. (44^{ème} Division).

Au moment où nous nous disposions à commencer la marche vers la France, apparaît un commandant de Division qui nous demande de quelle division nous sommes; le capitaine Freire, chef du bataillon, lui dit que nous appartenons à la 44^{ème} Division.

Le chef dit : " Je suis le chef de la 45^{ème} à la laquelle vous êtes rattachés" et il donna l'ordre au capitaine qu'une section devait rester pour protéger le pont sans le faire sauter. Car selon lui, une division devait passer par le pont. Le capitaine Freire me donna l'ordre de rester tant que ne serait pas passée la division. Je répondis : "Le plus logique c'est de faire sauter le pont vu que nous avons peu de munitions. De tous les soldats de mon incomplète

section, celui qui en disposait de plus, c'était trois chargeurs donc 15 cartouches." Le chef me dit : " L'ordre est que tu restes ici jusqu'à ce que passe la division".

J'examinais le terrain pour prévoir le meilleur itinéraire de retraite. Ensuite je dis aux soldats : "Quand apparaîtra l'ennemi qui viendra de Figueras, que personne ne passe sur le pont, car les fascistes viendront par la route et tiendront les hauteurs pour protéger le pont et ils ferons feu contre tous ceux qui s'approcherons. Nous traverserons le fleuve Llobregat de Ampurdán, sans passer par le pont..."

La fameuse division n'apparût pas... A sa place nous vîmes un détachement ennemi avec drapeau déployé et chantant l'hymne de la Phalange : " Cara al sol".

Quand je calculais qu'ils étaient à portée de tir de fusil, je donnais l'ordre : "Feu à volonté !" Je fis feu avec mon pistolet Mauser; plus de 20 tirs. L'ennemi, aux premiers tirs se déploya et les éclaireurs, d'en haut nous répondirent avec un fusil-mitrailleur.

Je profitais de ce moment pour me retirer, en traversant le fleuve et grâce à un virage de la route je poursuivis jusqu'à La Junquera. Deux soldats qui voulurent passer par le pont furent blessés...

Arrivée en France, journal d'exil

A 12 heures je passais la frontière par Le Perthus. De là jusqu'au village près du Boulou, de chaque côté de la route une file de soldats et gardes mobiles qui nous criaient : "*Allez, allez campo* "

Après une longue marche, je ne rappelle plus où, on nous fit monter dans des camions et à la fin du jour nous arrivâmes à Elne.

La nuit venue nous campâmes à proximité du village. Notre lit : le sol; notre toit : le ciel. Le lendemain, 10 février, nous entrâmes dans le camp de Saint Cyprien, sur la plage.

D'un côté, à l'est, nous avons la mer Méditerranée et de l'autre, au sud, ouest et nord nous étions entourés par des troupes sénégalaises, des spahis (cavalerie algérienne) et la Garde Mobile.

Sur place il n'y avait pas de baraques. Pour boire, pas d'eau potable. A quelques 20 mètres de la mer ils plantèrent un tube dans le sable avec une pompe ; c'était notre seule eau. Pour faire nos besoins il n'y ni avait pas de toilettes nous devions aller au bord de la mer. En ce lieu nous connûmes le célèbre vent qu'ils nomment ici "tramontane" et qui parfois souffle plus d'une semaine.

Les premiers jours de notre séjour dans le camp, nous mangions avec le peu que nous avons pu amener d'Espagne : lentilles, riz, conserves, huile.

C'est ainsi que nous improvisâmes une cuisine avec trois pierres. La marmite ou casserole était une boîte de conserve. Ce récipient nous le remplissions d'eau, sans graisse ni huile ni sel, et que nous mettions à bouillir. Pour faire du feu nous nous servions de sarments de vigne.

Le 8 mars : des informations arrivent d'Espagne sur la tentative des communistes et des amis de Negrin qui aurait tenté un coup d'Etat. L'opposition du colonel Casado et des autres forces

républicaines et confédérales, entraîna une lutte fratricide.

Le 12 mars : par la presse, nous savons que les communistes, à Madrid, se rendent aux forces du Conseil de Défense National.

Les fascistes bombardent, avec l'artillerie, Madrid durant 11 heures.

Le 15 mars : Je me joins aux compagnons de la 26^{ème} Division (ex colonne Durruti). Entre autres camarades connus, sont Ginés Martínez (commandant), originaire des Jeunesses Libertaires de Las Corts et Jesús Cánovas Ortiz (capitaine), tous deux de Barcelone, ce dernier est surnommé "Bobini" dans les milieux confédéraux et est connu dans les festivals, comme comique.

Le 17 mars, l'Allemagne nazie envahit la Tchécoslovaquie.

Le 25 mars, la Roumanie doit céder aux prétentions nazies. Peu à peu, l'Allemagne devient maîtresse de l'Europe centrale.

Le 27 mars, un discours agressif est prononcé contre les démocraties par Mussolini.

Le 28 mars, Madrid se rend.

Premier avril, la guerre civile espagnole est terminée. Franco avec l'appui des mercenaires Marocains, de la Légion Etrangère, de trois divisions Italiennes, avec l'aviation nazie (Légion Condor) et avec la complicité des lâches démocraties...a écrasé le peuple Espagnol.

La misère, la Légion Etrangère et le cimetière des réfugiés Espagnols

Au bout de quelques jours au camp...le premier aliment que nous reçûmes ce fut un pain de 2 kg pour 25 personnes. Cet aliment était transporté par nos camions à qui on avait changé la plaque de l'armée républicaine par la plaque *de l'Armée Française* et les trois couleurs du drapeau républicain Espagnol, par les trois couleurs Françaises. Le pain était chargé directement dans les camions comme si c'était de la terre ou du gravier.

Le gouvernement Républicain Espagnol, avant notre entrée en France, avait déposé dans les banques de Paris, une partie importante du Trésor Espagnol... c'est

avec cet argent que le gouvernement Français nous alimentait.

Après avoir passé plusieurs jours avec un pain pour 25 personnes, le camp s'organisa : là où étaient auparavant des réfugiés, sortirent des charpentiers qui commencèrent à construire des baraques et à entourer le camp de barbelés.

L'implantation des barbelés ce fut un travail long car durant le jour ils plantaient les piquets en bois, et nous, comme nous avions froid, la nuit nous les arrachions pour faire du feu. Ils commencèrent à nous donner un repas par jour...; puis tout se normalisa et nous eûmes deux repas et le petit déjeuner avec un liquide qui ressemblait à du café au lait.

Comme nous ne pouvions changer normalement de sous vêtements, ni même nous laver convenablement, nous étions remplis de parasites qui nous dévoraient littéralement. Un jour où il faisait beau et profitant du soleil, j'enlevais mon pantalon et sur une seule couture (jambe droite) je tuais trois cents puces. Quelques

jours après fut amenée une machine pour désinfecter les vêtements à la vapeur.

Dans le camp on nous avait installé une radio qui durant tout le jour diffusait de la propagande pour que nous intégrions la Légion.

Nombreux furent ceux qui, pour en finir avec les souffrances et les incléquences du camp, s'enrôlèrent dans la Légion pour des contrats de cinq ans.

Moi-même je suivis la file, mais au dernier moment, je la quittai.

Conséquence de la dénutrition et de la mauvaise qualité de l'eau, il se produisit, dans le camp, une épidémie de colique. Ceux qui en souffraient étaient obligés d'aller aux toilettes cinq fois et plus pour finalement n'évacuer que de l'eau et du sang. C'est pour cela que tous les matins nous voyions les croque-morts évacuer les cadavres de ceux qui avaient décédés durant la nuit. Mais comme ces morts ne pouvaient être mélangés avec les Français, ils créèrent un cimetière à part.

Le 8 avril 1939, se confirme l'agression de l'Italie contre la petite Albanie.

Comme convenu, Franco adhère au pacte anti-communiste.

Le 12, je profite du beau temps pour me baigner, le 14 nous célébrâmes le huitième anniversaire de la proclamation de la République Espagnole.

Le 23 avril, la radio du camp demande des volontaires pour organiser les « Compagnies de Travailleurs ». Beaucoup d'entre nous s'inscrivent dans ces compagnies.

Le 30 avril, beaucoup de vent et de pluie, je reçois une injection contre le typhus.

Le premier mai, nous organisons une réunion d'Espéranto, la pluie et le vent continuent de sévir.

Le 6, première expédition à Agde (Hérault).

Le 7, seconde expédition pour Agde, au camp numéro 3 (dit camp des catalans).

Le 8 arrivée de quelques personnes d'Argelés sur Mer.

Dans le camp de Saint Cyprien, entraîent des camions de commerçants qui venaient nous offrir leurs marchandises en échange de billets espagnols, mais seulement des séries A et B (qui étaient très rares). J'avais

seulement quelques billets de 100 pesetas mais de la série F dont personne ne voulait.

Ces commerçants acceptaient les monnaies en argent. Je gardais deux pièces d'argent de cinq pesetas, mais comme j'avais faim, je les changeais pour acheter des conserves, du chocolat et du lait condensé.

Toujours à Saint Cyprien, les officiels de la République (espagnole) nous payèrent, en une seule fois, cent francs. Comme nous étions ensemble, plusieurs officiers de la 26 ème Division (ex colonne Durruti), parmi nous le commandant Ginés Martínez, des Jeunesses Libertaires de las Corts et Jesús Cánovas Ortiz (Bobini), capitaine et plusieurs soldats, nous rassemblons cet argent et durant plusieurs jours nous améliorons nos repas.

Le 10 mai, à travers les barbelés plusieurs enfants viennent nous saluer.

Le 14, le climat d'Agde est meilleur que celui des Pyrénées Orientales, où à cause du vent appelé tramontane, nous trouvions du sable jusqu'au pain.

J'envoie une lettre au consulat général de Mexique à Toulouse le 17, le temps reste variable. Le 24 mai, l'après midi, je reçois une seconde injection contre le typhus et il commence à faire chaud.

Le 25 mai, conséquence de la piqûre d'hier, j'ai de la fièvre. Nous recevons des vêtements des Quakers anglais.

Visite officielle d'un général français au camp, le 30 à cette occasion, le chœur du camp chante. C'était la deuxième visite; la première fut faite par le sous-préfet du département de l'Hérault. La seconde distribution de vêtements a lieu le 31 mai.

Premier juin, par lettre je reçois des informations de la famille en Espagne, j'apprends la mort du mari d'Ana dans le bombardement de Barcelone le 25 février 1939. Le lendemain j'envoie une lettre à la famille de Barcelone.

Le 3 juin, nous recevons une autre visite officielle d'un général de gendarmerie.

L'après-midi, le chœur chante avec musique et danses de sardane. Le 5 juin festival dans « notre » camp : chœurs et musique. Visite du général Ménard le 11 juin.

Le 21, des volontaires sont sollicités pour rejoindre la Légion étrangère ou pour former des compagnies de travailleurs.

Au début du mois de juillet, les informations que nous avons sur les compagnies de travail ne sont pas bonnes. Nous avons refusé d'en faire partie, vu qu'elles sont militarisées et les volontaires sont traités comme des prisonniers.

Ce 5 juillet, le commandement du camp fait rentrer les gendarmes pour nous obliger à intégrer les compagnies de travail. Les gendarmes commencent par une baraque, ils font sortir les gens, les mettent en formation militaire et comptent les hommes de un à dix et celui qui est dixième est incorporé de force dans une compagnie. Devant cette provocation, le 6 nous déclenchons la grève de la faim. Les cuisiniers préparèrent le repas, comme d'habitude, mais eux non plus ne mangèrent pas. Le 7, se termine la grève de la faim.

Je change de baraque le 26 juillet.

Le 31, au camp n°1, a lieu une sélection : Espagne ou France ? Le lendemain je suis transféré au camp n°2.

Le 2 d'août 1939, continue le recensement dans notre camp; à 5 heures : lever ; à 6 heures, déjeuner puis formation en rang pour nous recompter.

Le 3 août, nous avons la visite du général Gamelin. A 14 heures, formation sur le terrain de sports. Ce terrain, c'est nous qui l'avons crée à coups de pioches, pelles et dynamite.

Le 5, festival au camp. Avec des chants du chœur en catalan (sardanes), et du flamenco, musique et sketches. Des poésies ont aussi été récitées.

Le bon goût, la bonne humeur et l'esprit juvénile se révélèrent dans ce festival.

Le 6 août, j'ai les premiers symptômes de diarrhée et la nuit j'ai de la fièvre avec de fortes douleurs au ventre.

Le 7 août, à l'heure de la visite médicale, j'intègre l'infirmerie, où les médecins sont attentifs, mais le service médical est déficient par manque d'hygiène. Le personnel, sauf rares exceptions, n'a pas de considération pour les malades, du moins dans la salle où je suis, car ils chantent et font du bruit.

Les trois jours suivants je suis à la diète, pour m'alimenter j'ai seulement droit à du lait. Le 10 on m'autorise une ration normale.

Le 12 je sors de l'infirmerie, arrive un délégué du S.E.R.E. (Service d'Evacuation des Réfugiés Espagnols). Nous faisons un spectacle humoristique : l'imitation du défilé de la victoire célébré à Madrid. Plusieurs réfugiés se sont déguisés, imitant Franco, Quéipo de Llano, le Caïd, deux maures, deux gardes civils; une infirmière se déguise en Doña Urraca Pastor et le défilé va jusqu'au terrain de sport. Ensuite se dispute une partie de football notre équipe gagna 2 à 0.

Dimanche, de nuit, dans notre baraque nous écoutons un concert musical que eut un grand succès : violon, guitare et accordéon avec le maestro Contreras.

A 14 heures du 16, je change de camp. Je passe au n° 1, baraque B4. L'état de ce bâtiment est déplorable de saleté et chaque logement individuel paraît une cage.

Ce 18 août, à 4 heures du matin a éclaté un terrible orage.

Dans ce camp se trouve un des fils de celui qui fut le premier président de la Seconde République Espagnole : Niceto Alcalá Zamora. Ce fils, Alcalá Castillo (dont le frère mourut en luttant contre le fascisme en Espagne, au début du soulèvement militaire) et son frère partirent depuis la France, volontaires pour défendre la République...Le père, Alcalá Zamora, leur dit : "Si vous allez lutter pour la République, considérez-moi comme mort." Les autorités françaises ne voulurent pas l'admettre en camp car il était le fils du premier président de la République Espagnole. A cela, Alcalá Castillo répondit : "tant qu'il y aura un réfugié dans les camps, je serai dans ceux-ci".

Un jour on vint le voir dans sa baraque et on lui dit : "vous avez de la visite"

- " Qui vient me voir ?", dit-il, " votre père" lui répondit-on, il répliqua : " Mon père est mort en juillet 1936".

En soirée du 20, une nouvelle visite du général Ménard.

Le 23 août : Une nouvelle dans les journaux fait l'effet d'une bombe : la

signature d'un pacte Germano-Soviétique est possible.

Le 24, le pacte Germano-Soviétique de non-agression entre l'Allemagne Nazie et la Russie Soviétique est signé ; le ministre soviétique a dit : " Nous sommes plus près du régime nazi...que du capitalisme". Les régimes totalitaires se mettent d'accord pour se répartir la Pologne et modifier la carte d'Europe.

La nuit est organisé un festival en hommage au Maître Euleterio Contreras : musique, chant, danse, etc...

Le jour suivant circulent des rumeurs alarmantes sur le sort de Dantzig - ville libre - qui prend de précautions préventives contre un possible bombardement.

Le 26 sortie des compagnies de travail.

Le 27, la guerre va t'elle être déclarée ?

Premier septembre, les rumeurs alarmantes continuent sur la guerre.

Le 2 septembre, les journaux confirment les rumeurs, hier, ont éclaté les hostilités. Les chars blindés de l'Allemagne nazie ont traversé la frontière de la Pologne. L'aviation nazie a bombardé plusieurs

viles polonaises. En Grande Bretagne et en France, c'est la mobilisation générale et la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Le 4, apparaissent dans le camp, les masques anti-gaz. Hier à 11h et demi, l'Italie déclara la guerre à la Pologne...et, à 17h, à la France.

Le 5, je reçois une carte postale de Groningen (Pays-Bas), en Espéranto.

Le 6, je change de baraque, je vais à la B6. Tout le monde se demande : va t'on sortir du camp ? Ainsi a commencé ce mois, et c'est autour de ce fait et de la guerre que tournent tous les commentaires.

Le 7, les journaux annoncent une victoire de la cavalerie Polonaise...

Le 8, il semble que les troupes nazies se rapprochent de Varsovie.

La radio du camp nous dit que nous, les réfugiés Espagnols, sommes autorisés à nous inscrire à la Légion Etrangère "pour le temps que dure la guerre".

Le 13 septembre, des groupes s'organisent pour les vendanges.

Le 15, nous, de la B-6, comme les autres, nous partons le matin du camp. Nous sommes fouillés personnellement, les

gendarmes veulent être sûrs que nous ne cachons pas d'armes. Ils nous font attendre à la porte de la caserne, nous mangeons et, à 15 heures trente, nous partons en camions. Voyage long, à notre passage dans les villages, les gens nous saluent, un espagnol s'approche du camion et nous fait signe.

Nous passons par Béziers, et à bientôt minuit, nous arrivons à destination : Nissan. Nous mangeons au restaurant et ensuite nous allons dormir, sur la paille. Notre logement est situé en dehors du village par la route qui va de la Mairie, à Lespignan.

Le 16 à 7 heures du matin, on nous répartit le travail à accomplir. Je vais avec Jaime Andreu Milá, chez mademoiselle Levève et c'est dans sa propriété que nous commençons les vendanges.

De nuit, j'arrive au restaurant Colomer, fatigué, comme les autres. J'ai les mains pleines de plaies, c'est normal après tant de temps sans travailler et à 21 heures il est temps de dormir.

Les troupes russes de Staline, pénètrent en Pologne le 19 et le jour suivant se poursuit l'avance Nazi-Soviétique contre ce pays.

Les 22 et le 23, interruption du travail à cause de la pluie. Mon compagnon Jaime et moi nous avons connu une famille Ferreres, originaire de Valencia.

Avec nous vendangent madame Julie Regner, qui doit avoir 29 ans et sa mère. Julie est mère de deux enfants : une fille de 13 ans, Huguette et un fils de 7 ans, Jeannot. La mère de Julie doit avoir dans les 50 ou 55 ans et tous sont très sympathiques avec nous. Ils nous invitent chez eux en ce premier dimanche de vendanges. C'est ainsi que nous faisons connaissance avec une autre sœur de Paulette, qui est célibataire et a une fille de deux ans : Marie-Josée. Paulette est devenue très amie de Jaime. Toute la famille s'intéresse beaucoup à nous deux. Julie est mariée et son mari, León est mobilisé au front.

Les 29 et 30, durant la fête du village, il pleut. Nous apprenons que Varsovie, après avoir combattu héroïquement, a capitulé.

En ce 7 octobre, s'achèvent les vendanges chez mademoiselle Levève. Nous allons à la "Distillerie" qui est une coopérative. Si le travail de porteur était dur, le nouveau l'est encore plus : la journée de travail dure deux heures de plus qu'aux vendanges et est compensée avec cinq francs de plus.

Le 14 est le dernier jour de travail, demain nous partons "tous sans exception" pour le camp de Saint Cyprien. Nous pourrions dormir à l'heure que nous voudrions...

L'adieu à cette famille est empreint d'émotions.

A 6 heures et demi du 15 octobre, nous nous levons et à 7 heures, nous partons en direction de Perpignan. Nissan nous délivre son dernier "bonjour".

Après la traversée de Narbonne, Perpignan et d'autres villages, nous arrivons à Elne et à 11 heures, nous entrons dans le camp de Saint Cyprien. Notre "maison" est la B-29, premier secteur.

Nous retournons au camp, mais avec l'espérance de récupérer la liberté, vu que

les soeurs Julie et Paulette nous ont promis de s'occuper de nous deux, Jaime et moi.

Le couple Ferreres, en plus de ces deux filles, compte une autre mariée avec une fille que l'on appelle Joséphine.

Le jour suivant nous envoyons des lettres à Nissan et nous voyons des dauphins en vue.

Le 19 nous écrivons de nouveau à Nissan. Le soir nous recevons un télégramme de Nissan : "viendrons dimanche, à bientôt".

La presse annonce un accord Anglo-Turco-Français qui a été signé ce même 21 octobre.

Par radio, ce 23 octobre, est appelé Jaime Andreu, mon compagnon, pour qu'il se présente au parloir. Il revient, avec un paquet pour nous deux. Nous avons reçu des lettres de Nissan et d'Espagne.

En ce froid jour du 27, avec de la neige sur les Pyrénées, les journaux donnent l'information suivant : " Les Etats-Unis d'Amérique du Nord lèvent l'embargo des armes en faveur des alliés, et envoient 300 avions." J'expédie une lettre à Nissan.

Le 30 retour du mauvais temps avec du vent et nous recevons une lettre de Nissan.

Les six premiers jours de ce mois de novembre il a fait beau temps, sans vent. Nous continuons à envoyer des lettres à Nissan pour que s'activent les formalités de sortie du camp. En effet nous craignons qu'on nous incorpore dans les Compagnies du Travail avec commandement militaire. Certains sortent du camp avec un contrat, surtout des métallurgistes pour la fabrication d'armement.

Rupture des relations diplomatiques entre la Finlande et l'URSS, le 30 novembre. Le lendemain, Staline attaque la Finlande, car il revendique l'isthme de Carélie.

Le 4 décembre apparaît nuageux. Enfin est arrivé le jour tant espéré : la radio du camp prononce nos noms. Nous allons pouvoir sortir du camp pour travailler avec un contrat. A 14 heures et demi nous partons en voiture vers Elne puis Narbonne en train.

De Narbonne, à 15 heures 35, nous prenons un taxi jusqu'à Nissan. A 18

heures nous entrons dans le restaurant Colomer et de là nous passons à la mairie pour les papiers. Jaime Andreu et moi sommes embauchés aux Etablissements Paul Vidal, près de la gare SNCF. Le lendemain, j'écris une lettre aux compagnons du camp et à la famille en Espagne et je commence à travailler le 6. Samedi 9 décembre, première semaine de travail et premier salaire comme ouvrier. Dimanche j'écris une lettre en Espagne. Le lundi débute la deuxième semaine de travail. Je termine ce mois en travaillant pour Paul Vidal qui est un émigrant Andorran.

Premier janvier 1940, en Espagne on dit : "an nouveau, vie nouvelle", Que sera cette année pour nous, les réfugiés ?

L'époux de Julie Ferreres, Léon Régner, est venu du front avec la permission de passer les fêtes en famille. Ce matin je l'ai croisé sur la place du village et il m'a dit : "Monsieur Lopez, je vous souhaite la bonne année". J'ai répondu : "Moi aussi Monsieur Régner". Nous nous sommes serré la main et avons pris l'apéritif au café de la place.

Mon ami Jaime Andreu Milá et moi sommes invités à manger dans la famille Ferreres. Le lendemain, la permission de monsieur Régner est terminée et il retourne au front.

Le samedi 6, est jour de paie : pour 48 heures normales et 6 heures supplémentaires, j'ai 197,20 Francs.

Le 8, dernier repas au restaurant Colomer, Jaime et moi changeons de domicile, nous avons maintenant une chambre pour deux.

Démission du gouvernement Daladier le 21 mars, le lendemain Paul Reynaud forme un nouveau gouvernement.

Le 6 avril, je suis augmenté, désormais je gagne 5,50 F. de l'heure.

Huit jours après, c'est le 9^o anniversaire de la 2^{ème} République Espagnole.

La presse du 10 mai nous informe que les Allemands ont envahis le Luxembourg, et attaqués les Pays-Bas et la Belgique.

Le 13 mai, en Norvège comme aux Pays Bas et en Belgique, les nazis ont essayé une nouvelle arme : l'infanterie aéroportée (parachutistes).

Le 15, j'ai une agréable surprise : une lettre de mon cousin José Gilabert. La bataille se poursuit en Belgique; le gouvernement Hollandais se transfère à Londres. Par la radio j'apprends que les Pays-Bas ont capitulé.

Aujourd'hui, 18 mai, c'est mon dernier jour de travail chez Paul Vidal. Arrivent à Nissan, les premiers réfugiés Franco-Belges

Le lendemain la bataille, en Belgique et dans le nord de la France se poursuit.

Ce 24, je commence à travailler dans la vigne.

Le premier juin, le père de mon compatriote Jaime est arrivé au village, il vient du nord de la France (Marne). Paulette la fiancée de Jaime qui nous chercha une chambre pour nous deux, tous ensemble nous allons manger chez les Ferreres.

Plus tard, la même femme loua, en notre nom, une maison et nous fûmes vivre tous les trois ensemble. Cette fille préparait tout le nécessaire pour se marier avec Jaime, mais lui n'était pas pressé.

La population de Nissan, nous accueillit avec bienveillance quand nous arrivâmes en septembre 39 pour vendanger. La commune de Nissan fait partie du canton de Capestang et c'est dans ce chef-lieu que réside la brigade de gendarmerie. Un brigadier, semble avoir plus de sympathies pour Franco que pour nous les réfugiés.

Au café de Nissan, ce monsieur dit : "Ici, les réfugiés Espagnols, ne gagneront pas assez pour payer les procès verbaux". C'est sûr ce monsieur doit être un de ces "Croix de Feu" (parti fasciste de l'époque) ou un sympathisant des "Camelots du Roi" (parti monarchiste).

Après le travail chez P. Vidal, Jaime trouva du boulot à Béziers comme électricien, c'était son métier. Comme mon copain Jaime ne se décidait pas à fixer le jour du mariage, Paulette me parla : "Jean, vous êtes bien ami avec Jacques, il faut que vous lui parliez en ma faveur pour qu'il se décide au mariage". Je lui promis de le faire mais je ne précisais pas quand...

Le père de Jaime, ne voulait pas de ce mariage. Il vint me parler pour convaincre son fils de ne pas se marier avec Paulette car elle était plus âgée que lui et de plus elle avait une fille... Je ne savais que faire...Je devais beaucoup à Paulette pour tout ce qu'elle avait fait pour nous. Comme je ne me décidais pas à parler avec Jaime, un après-midi en arrivant du travail, elle dit : "Jacques, ton ami Jean veut te parler", alors Jaime vint dans ma chambre et me dit : "Juan, tu veux parler avec moi ?" Alors, moi, qui savais que Paulette était de l'autre côté du mur et écoutait, je répondis : "Oui, je veux te parler de Paulette, si tu l'aimes vraiment, tu ne dois pas faire cas de ce que disent les gens, ni de la différence d'âge, elle t'a donné des preuves de son amour".

Jaime m'écouta attentivement et me dit qu'il réfléchirait...

Les jours passèrent et comme il ne se décidait pas à prendre une décision ferme, Paulette, profitant de l'absence de Jaime, fouilla dans ses papiers. Et quand elle eût les documents nécessaires, elle alla à la Mairie, se présenta au nom de son fiancé

et en son nom propre pour fixer la date du mariage.

Un jour, quand il revenait du travail elle lui dit : "Jacques, on va se marier!" Il se mit à rire, incrédule. Elle insista : "Tu ne me crois pas ? Demande à Jean!" Il vint me voir, je lui dit : "va voir à la Mairie". Jaime alla voir à la mairie et il vit se que son mariage avec Paulette était annoncé. Il ne voulut pas faire de scandale et quand arriva le jour, ils se marièrent.

Je commence à travailler dans la vigne de Monsieur Cooper le 5 juin.

Le 10 juin, l'après-midi je vais à Béziers en bicyclette. J'ai l'agréable surprise de rencontrer le compagnon Figueras et sa compagne Vida (María Martínez) avec ses filles Margarita y Juanita.

Ces amis sont des anciens membres de l'association culturelle Faros, comme moi, depuis 1930. La radio annonce la déclaration de guerre de l'Italie aux Alliés.

Le 13 juin, la France, devant la pression allemande qui avance en direction de Paris, lance un appel aux Etats Unis d'Amérique du Nord.

Le 14, le gouvernement français déclare "Paris, ville ouverte".

Le 15, pour éviter un sacrifice inutile, les militaires français ont abandonné Paris. Ils veulent éviter la destruction de la capitale.

Le 17, chute du gouvernement Paul Reynaud. Le maréchal Philippe Pétain forme un nouveau gouvernement et sollicite de l'Allemagne nazie, les conditions de l'armistice.

A Nissan, l'inquiétude est grande et la situation provoque de vifs commentaires...

Le 18 juin, la presse française dit que "la France n'acceptera qu'une paix honorable...(?)" – La Grande-Bretagne continuera la lutte".

Appel à la radio B.B.C. de Londres du général Charles De Gaulle à tous les français pour continuer la lutte dans les colonies françaises.

La presse nous informe ce 19 : "l'Allemagne nazie répond à la demande d'armistice de Pétain : que la France devra nommer ses ministres plénipotentiaires pour parlementer avec les représentants

allemands, dans un lieu que ces derniers indiqueront".

Le 20, dans un avion blanc, les plénipotentiaires français vont rencontrer les allemands pour négocier l'armistice. L'armée des Vosges et du Jura continue la résistance.

Les journaux du 21 juin annoncent : "Lyon a été occupé par les troupes allemandes". Le lendemain, commencent les négociations de l'armistice.

Le 23, les journaux écrivent qu'a été signé l'armistice Franco-Allemand...mais les hostilités ne cesseront que six heures après la signature de l'armistice.

Le 24, est aussi signé l'armistice avec l'Italie. Les hostilités ont cessé ce matin à 1h 35.

Le 25 est jour de deuil national en France.

La presse quotidienne du 26 juin, publie un extrait des conditions des armistices Germano-Français et Italo-Français. La France sera divisée en deux avec une zone "libre" et deux zones occupées (Allemande au nord, Italienne à l'est du Rhône).

Les journaux du 28 continuent à donner plus de détails sur l'armistice.

Staline a envoyé un ultimatum à la Roumanie et il semble que le gouvernement roumain a accepté...et le 29 les troupes commencent l'occupation de la Bessarabie et la Bukovine.

Le Japon a déclaré ne pas avoir l'intention d'occuper l'Indochine (?).

Le 1er juillet, le maréchal italien Balbo est mort dans un accident aérien.

Contrairement à ce qu'annonçait le Japon, voici deux jours, celui-ci a commencé l'occupation de l'Indochine Française. Quelques détachements luttent encore sur la célèbre Ligne Maginot.

Le 3 juillet, le gouvernement du maréchal Pétain dit qu'il élaborera une nouvelle constitution qui s'adaptera au nouveau régime totalitaire (nazi-fascisme).

Le 4, l'escadre britannique a coulé deux unités françaises : "Dunkerque" et "Strasbourg"

A Alexandrie (Egypte), ce 5 juillet, une escadre française est bloquée par la flotte britannique. Hitler autorise que la France, saborde sa flotte plutôt que de les livrer aux britanniques.

Le 11, la Chambre des Députés et le Sénat ont donné à Pétain un vote de confiance pour l'élaboration d'une nouvelle constitution, seuls 80 députés et sénateurs votent contre.

Le 12, dans la Méditerranée centrale a lieu un combat naval Italo-Britannique.

Aujourd'hui, 13, officiellement, il en est fini de la démocratie en France. A la devise historique "Liberté, Egalité, Fraternité" est substituée celle de "Travail, Famille, Patrie". C'est l'emblème du nouvel État Français.

Au vu des événements actuels, de l'occupation nazie et de la fin de l'ancienne démocratie que en tout le monde connaissait sous le nom de France, une grande inquiétude se fait jour dans les milieux de l'exil républicain Espagnol, et tous nous demandons « Que va t'il advenir de nous ?

Un prêtre antifasciste

Dans ce village de Nissan, le curé a invité tous les réfugiés dans sa propre maison. Une fois tous réunis, ce monsieur a sorti

une bouteille de liqueur et nous en a servi un petit verre. Le prêtre après avoir bu, le premier, nous dit que, malgré le fait que nous ne fréquentions pas son église, il savait que notre condition de réfugiés rendait notre situation très critique. "Je possède une automobile, nous dit-il et si vous avez une possibilité d'embarquer d'un port de la Méditerranée, sachez que mon véhicule est a votre disposition". Nous le remerciâmes de son offre et lui dûmes que nous en tiendrions compte si l'occasion se présentait.

C'est vrai que notre situation en tant que réfugiés était très critique...

Los gendarmes de Capestang se présentèrent à la Mairie. Le maire convoqua tous les réfugiés pour que donnions notre carte de séjour. Je ne me présentais pas cette fois, mais je ne pouvais me dérober une seconde fois. En tendant ma *carte*, j'ai demandé au gendarme " qu'allait-on faire sans *carte* ?". Il me répondit : "quand nous viendrons vous chercher pour vous amener au camp, nous vous rendrons votre carte ... " Cela voulait clairement dire, qu'ils allaient

nous amener dans un camp de concentration. Nous nous réunîmes afin de faire l'impossible pour ne pas retourner au camp.

Le 15, le maréchal Philippe Pétain, chef du jeune état totalitaire français, a formé un nouveau gouvernement.

Les journaux du 17 juillet, annoncent que l'Allemagne se prépare pour la grande offensive contre les îles Britanniques et Hitler la dirigera personnellement. Trois jours après nous apprenons que Franco réclame pour l'Espagne le fameux Peñón de Gibraltar. Hitler lance un appel à l'Angleterre pour la paix (?) "Si elle n'accepte pas, elle souffrira une guerre totale et sera responsable du nombre de victimes innocentes qu'il y aura".

Dimanche 4 août, voici une semaine que je ne travaille pas. Les troupes italiennes ont débuté l'invasion de la Somalie Britannique.

Le 8 août, je travaille de nouveau depuis hier.

Le 15 août : intense activité aérienne entre les belligérants sur l'Angleterre. Les

allemands annoncent 143 avions descendus...et les britanniques disent avoir abattus 144 appareils nazis...

Dans la presse du 23 août: avec l'occupation de Berbera, capitale de la Somalie Britannique, les italiens ont terminé la conquête de la dite colonie.

Les journaux informent de l'attentat contre Léon Trotski, par un agent de Staline, le catalan Ramon Mercader du P.C. Espagnol.

Les journaux du premier septembre donnent l'information : le Mexique accueillera tous les réfugiés espagnols en France. Le lendemain, confirmation d'informations au sujet d'une grande évacuation des réfugiés espagnols en France vers l'Amérique Latine.

Le 6, après la conférence de Vienne, augmentation des incidents en Roumanie. Le gouvernement démissionne et le général fasciste Antonescu est nommé Président du Conseil des Ministres et chef de l'Etat ou conducator. Le lendemain, le roi Carol de Roumanie abdique en faveur de son fils Michel. La Roumanie, adhère à l'Axe Berlin-Rome-Tokyo. Des rumeurs

parlent de coup d'état ou de révolution au Mexique.

Ce 11 septembre, commencent les vendanges, je travaille pour Marty et Rabol.

Le 24, j'apprends que Dakar a été attaqué par les britanniques, qui ont tenté de débarquer, mais ont été refoulés par les français pétainistes. Un traité Franco-Japonais a été signé, le Japon respectera l'intégrité territoriale de l'Indochine en échange la France laissera toutes facilités au Japon pour poursuivre les opérations contre la Chine.

Nouvelles attaques contre Dakar le 25.

Le 26, les Britanniques ont suspendu leurs attaques contre Dakar en retirant leurs forces.

Aujourd'hui, la pluie a interrompu le travail de vendanges. Nous avons perdu une demi journée de boulot. De nuit, tombe une pluie torrentielle.

La presse du 28 nous informe de la signature du traité d'alliance militaire (axe) entre l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et le Japon impérial.

Les vendanges se terminent ce 29 septembre, chez Monsieur Taillefer.

La nuit du 30, nous sommes invités chez la maîtresse d'école Margot.

Pendant les vendanges nous avons connu une famille espagnole vers Marseille : Francisco Campillo, Maison Chiocca, vallon du Marinier, l'Estaque (Bouches du Rhône).

Comme nous sommes sans papiers personnels (carte d'identité ou récépissé), nous allons à la Préfecture de Montpellier afin d'obtenir un "récépissé de non-travailleur". Sans ces documents il est dangereux de se déplacer hors de notre résidence habituelle.

Le 16 octobre, des rumeurs disent qu'à Marseille, le Consulat Général du Mexique, va ouvrir un refuge pour héberger les réfugiés espagnols. Nous décidons de faire un voyage d'information au Consulat du Mexique de Marseille. Nous partons de Nissan à 5h 45 et arrivons à Marseille, à la gare Saint Charles, peu avant midi. Nous mangeons au restaurant National de Pont de Vivaud et dormons dans un hôtel, 45 rue d'Aix.

Le matin du 17 nous nous promenons sur le Vieux Port. A 15h, nous retournons à Nissan où nous arrivons vers 20 h.

Le 18, à la suite des pluies torrentielles des 16 et 17, les départements des Pyrénées Orientales et de l'Aude ont été inondés. Beaucoup de dégâts et de victimes sont à déplorer ainsi des ponts et des voies de communications. Des victimes aussi au camp de réfugiés espagnols d'Argelès sur Mer qui est évacué.

Le 21 octobre, de Bram, mon cousin José, m'envoie un télégramme : "Je pars pour Orpierre (Hautes Alpes)".

Le 24, entrevues Hitler-Laval et Franco-Hitler, cette dernière à la frontière Hispano-Française, en zone occupée.

Plusieurs personnalités espagnoles, détenues en France et en Belgique par la Gestapo et dénoncées par des agents de la Phalange ont été déportées en Espagne.

Entre autres personnalités on trouve Lluís Companys, ex-président de la Généralité de Catalogne et Juan Peiró (C.N.T.) qui fut ministre du gouvernement de Largo Caballero.

Le premier fut fusillé au château de Montjuich (Barcelone). Au second, Franco lui proposa de collaborer aux syndicats verticaux, Juan Peiró refusa : "Plutôt mourir que de collaborer avec le fascisme". Il fut fusillé.

Devant ces crimes, le gouvernement du Mexique protesta énergiquement et convoqua l'ambassadeur de France et lui dit que si le gouvernement de Vichy ne cessait pas de déporter des réfugiés espagnols vers l'Espagne, le Mexique exproprierait les 35000 propriétaires français et les expulseraient du pays.

Devant cette situation, le maréchal Pétain se réunit avec Hitler...

Château de la Reynarde, Saint Menet

Enfin, le 11 novembre 1940, se confirme l'ouverture d'un refuge pour les républicains espagnols. Nous faisons un nouveau voyage à Marseille le 16, à 5h du matin, et arrivons à 10 h, nous mangeons à "l'Armée du Salut".

Nous trouvons où dormir dans le quartier arabe de Saint-Louis. Le 17, nous rendons visite à des amis de l'Estaque.

A Saint Henri, nous nous trouvons dans un bar-restaurant "La Fontaine", au moment de payer ce que nous avons consommé (cafés), le patron nous dit : "c'est tout payé". Nous lui demandons qui avait payé...Alors il nous présenta des français d'une autre table...

C'étaient des membres du Comité Marseillais d'Aide à la République Espagnole.

Puis, après de multiples démarches, le 12 décembre, à 15h30, nous entrons au château de la Reynarde. Nous disposons d'un lit, un matelas et deux couvertures de laine à chacun. Nous qui venons de Nissan nous sommes logés dans les anciennes écuries.

La presse rend compte du développement de la bataille de Libye. Les britanniques annoncent avoir fait 20 000 prisonniers, dont parmi eux, trois généraux.

Noël s'approche, ce 23 décembre, la nuit passée il a neigé.

Le 24 décembre, il a neigé à nouveau. Dans la salle à manger a eut lieu une rixe sanglante entre un mexicain et un catalan (Pellicer), qui a reçu un coup de couteau à la joue gauche. Le mexicain avait traité le catalan d'espion.

Le 25, la température est très froide et les repas extraordinaires. La vie au château est assez monotone : les uns passent le temps en jouant aux échecs, d'autres aux cartes, d'autres discutent de politique et de la question sociale ou commentent l'actualité. Le château est bien organisé : il existe un service de cuisine avec des cuisiniers professionnels et un service sanitaire avec des médecins. La direction du château a organisé un service d'ordre composé des anciens des Forces Armées de la République Espagnole. L'année 1940 se termine, la guerre continue en Grèce et en Libye et il neige sur Marseille.

Le 2 janvier 1941, après la pluie, tombe la neige.

Suivant la presse du 4 janvier, les troupes britanniques continuent d'avancer et encerclent Bardia.

Aujourd'hui, le 6, les britanniques ont occupé Bardia et fait environ 25 000 prisonniers italiens, dont 6 généraux parmi lesquels, Bergonzoli.

La nuit du 7 au 8 janvier et toute la journée d'aujourd'hui il a plu, la neige fond.

Le 10 janvier, en Abyssinie, près du lac Tana, les Ethiopiens attaquent les Italiens, appuyés par la Royal Air Force.

Le 24 janvier, je vais en tramway au centre de Marseille, au "Bureau des Etrangers" pour des papiers.

Ce 26 janvier, afin de gagner quelques francs, je vais, avec d'autres compagnons à la montagne pour ramasser des glands que nous vendrons pour en faire du "café".

En ce premier février 1941, les britanniques continuent d'avancer en Libye.

Le 3, les anglais ont déchaîné une offensive contre l'Erythrée Italienne.

Le 9, Gènes a été bombardée par l'escadre britannique.

Le 17, dans le port de Santander, brûle un bateau pétrolier, l'incendie s'est étendu à

quelques 200 édifices. Un ouragan qui a affecté cette province du nord, a précipité un train, depuis un pont, à l'exception de la locomotive. Cet ouragan a causé des dégâts importants au Portugal et à Bilbao. J'apprendrais le 19 que ces dégâts en Espagne s'élèvent à cent millions de pesetas.

Le 24 je vais à Marseille pour récupérer mes nouveaux papiers. Je rends visite à mes amis Campillo et Cánovas, de l'Estaque, au vallon du Marinier qui m'invitent à manger.

Celui qui fut, jusqu'au 14 avril 1931, roi d'Espagne, Alphonse XIII de Bourbon, est mort à Rome ce 28 janvier 1941.

Le 2 février, les restes d'Alphonse XIII seront transférés en Espagne pour être enterrés à l'Escorial de Madrid. En Espagne, Franco a déclaré ce jour, jour de deuil national.

Les nazis continuent l'occupation des pays Balkaniques.

Le 21 mars, avec l'arrivée du beau temps et afin de récupérer quelques sous, en plus du ramassage de glands, nous ramassons des "*pissenlits* ", ou dents de lion.

Un jour, ne pouvant vendre cette marchandise, je me dirigeais vers un restaurant de Saint Menet pour offrir cette salade. Une jeune fille me dit : "nous n'avons pas d'huile", je répondis : " de toutes manières, je vous donne tout"...

Elle me regarda fixement et me dit : "Cela fait longtemps que vous n'avez pas mangé des patates frites?", je lui répondis "je mange seulement des carottes et des épinards". Elle me regarda de nouveau et me dit : "Asseyez -vous" et au bout d'une demi heure apparut un plat de patates frites avec une paire d'œufs frits, du pain et un verre de vin.

Ce fut un festin, voici longtemps que je n'avais fait un tel repas.

Quand je finis de manger je lui tendis la main en la remerciant pour tout.

Le 27, La Yougoslavie adhère au pacte Berlin-Rome.

Le 28, coup d'état en Yougoslavie, le roi Pierre II accède au trône.

Un gouvernement anglophile est formé dans ce pays. Des manifestations d'appui au nouveau monarque annonce la presse.

Le 30 mars, à Belgrade et d'autres villes de Yougoslavie éclatent des manifestations antinazies et antifascistes.

Le 31, en Afrique orientale, les britanniques continuent d'avancer en Erythrée Italienne.

Le premier avril, s'accroît la tension germano-yougoslave. Les civils allemands et italiens abandonnent ce pays. Le ministre yougoslave de la guerre a lancé une proclamation pour que tout le peuple se prépare à défendre l'indépendance et l'intégrité territoriale du royaume.

Avec deux amis, je vais à Marseille le 3 avril. Nous apprenons que dans un combat naval entre Italiens et britanniques, les premiers ont perdu trois croiseurs et deux destroyers.

Le 4, la police française fait une visite au château avant le déjeuner et détient certains. Des amis sortent du château pour travailler dans le département de l'Aude.

Le 5, la crise entre Berlin et Belgrade, s'approfondit. En Cyrénaïque (Libye) la contre-offensive Germano-Italienne s'amorce. En Afrique orientale, les

britanniques continuent d'effectuer une forte pression contre les Italiens.

Ce jour, 6 avril, les derniers détenus de notre résidence ont été libérés par la police.

L'armée Allemande a reçu l'ordre de pénétrer en Yougoslavie et en Grèce. Belgrade a été bombardée. Addis Abeba a été occupée par les britanniques. Les Etats Unis annoncent l'envoi en Grande Bretagne de 15000 avions, 330 bateaux de marchandises et 300 chars blindés. Ils enverront aussi du matériel de guerre en Grèce et en Yougoslavie.

Le 13, au Château, a lieu l'inauguration de l'exposition d'art et de travaux manuels. Nous célébrons un festival sportif, artistique et musical. En fin de fête, après l'inauguration d'une nouvelle scène, le groupe musical interprète la Marseillaise, l'hymne national Mexicain et l'hymne de Riego (qui est celui de la République Espagnole).

En ce mois d'avril, on me propose de travailler à la cuisine de notre résidence, où depuis quelques jours, je travaille comme aide.

Le responsable de la cuisine est aussi membre de la CNT. Nous sommes plusieurs de notre organisation syndicale à travailler à la cuisine. Notamment Juan Ferrer, militant du canton de Igualada et du journal de la CNT catalane "Solidaridad Obrera".

Le travail à la cuisine me permet rompre avec la monotonie du château et de manger un peu mieux.

Premier mai, on dit Fête du Travail, mais à l'origine c'est : Jour de Protestation contre l'assassinat des ouvriers anarchistes de Chicago qui luttèrent et moururent pour la journée de 8 heures.

Le 13 mai, Rudolf Hess, second chef du National-Socialisme Allemand, a disparu de son pays...il semble qu'il soit parti en avion.

Suivant la presse du 14, Rudolf Hess, a atterri en Ecosse, avec quelques blessures. Les britanniques l'ont fait prisonnier et le lieu de détention est maintenu secret.

Ce 29, la direction du château a ordonné la destitution de deux serveurs. Les résidents

ont protesté et le directeur a suspendu le dit ordre et la situation s'est normalisée.

Après la reddition de la Yougoslavie, la guerre continue en Grèce.

Le gouvernement Grec et les troupes britanniques se sont repliés sur l'île de Crète.

Premier juin, les troupes nazies continuent d'avancer en Crète.

Ce 4, la Crète est tombée au pouvoir des Allemands.

20 juin, des rumeurs courent sur une concentration de troupes en divers coins de la frontière germano-russe...Quand le fleuve gronde...c'est qu'il charrie beaucoup d'eau.

Aujourd'hui, 22 juin 1941, l'Allemagne a déclaré la guerre à l'URSS et à 6h30 a commencé l'invasion...Le front s'étend de la mer Baltique à la mer Noire.

En ce 18 juillet, j'ai reçu deux contrats: un pour travailler dans le Cantal (barrage de l'Aigle) et un autre pour Limoux (tuilerie du Languedoc).

Pour aujourd'hui, 26, nous avons fixé la sortie de cette résidence, pour aller

travailler a Limoux. Nous avons dû ajourner le voyage car il nous manquait le certificat de "Non possession de la carte d'alimentation". La sortie est prévue pour demain à 5h.

Ce 27 juin, à 5 h du matin, nous quittons le château de la Reynarde.

De nouvelles difficultés surgissent, nous sommes obligés de partir de Marseille (gare Saint Charles) à 10h45 en direction de Carcassonne. Quand enfin nous arrivons, l'autocar qui va a Limoux - le dernier - est déjà parti. Nous devons passer la nuit sur place. Nous mangeons et logeons à l'hôtel restaurant Aubiol.

Le 28 juillet, à 7h du matin, nous allons à Carcassonne dans un autocar de la Compagnie Citroën pour Limoux où nous arrivons vers 8h. Notre nouveau domicile est : 6 rue de l'Airal. En face de chez nous vit une famille espagnole (Cano).

Font partie notre groupe Juan Ferrer, Blanco, Fernando, Antonio et Merenciano. Nous nous présentons à l'usine et ensuite au commissariat de police, pour les papiers. Pour l'obtention de ces derniers nous avons besoin de : une feuille de

papier timbré de 6 francs pour chacun, un timbre postal et une enveloppe pour la réponse.

Ensuite nous nous présentons à la mairie pour obtenir la carte d'alimentation, on nous distribue des tickets pour passer le mois ou les jours qui manquent.

Premier jour de travail, ce 29 juillet. On nous livre nos outils : pioche, pelle et brouette. Le travail est assez dur par rapport à l'alimentation. L'horaire est : de 8h à 12h et de 14h à 18h, le salaire est de 46 francs par jour.

Ce 31 c'est la fin de la quinzaine et jour de paie : pour trois jours 126 francs en ôtant la cotisation à la Sécurité Sociale.

Le premier août, j'intègre l'équipe des défourneurs. C'est un travail à la tâche, difficile à causes des changements brusques de température. Nous sommes cinq dans cette équipe : un catalan, un valencien et nous trois de la CNT : Masete, que j'ai connu à Barcelone, Jésus Latorre (de Valence) et moi. Le prix d'une fournée est de 72,50 F donc 14,50 F pour chacun. Ordinairement nous réalisons quatre

fournées par jour, parfois cinq. Ce travail est dur à cause de la mauvaise alimentation imposée par le rationnement.

Le rationnement

La ration quotidienne de pain est de 350 grammes, mais comme notre travail est pénible nous avons droit à un supplément de 150 grammes de plus par jour. La ration de sucre est de 500 grammes par mois et par personne...

Afin d'avoir du pain à volonté nous faisons un arrangement avec la boulangerie : elle nous donne le pain dont nous avons besoin et nous lui donnerons la moitié de notre ration de sucre...

La presse régionale invite aujourd'hui 20 août 1941, tous les réfugiés étrangers. Nous nous présentons et faisons voir nos récépissés en espérant obtenir la carte de séjour du travailleur. Dans cette commission un réfugié espagnol qui fait l'interprète, après avoir vu nos récépissés, dit "ils sont en situation irrégulière, il faut les incorporer dans un groupe de

travailleurs". Je l'interpellais directement et lui dis qu'il ne semblait pas être espagnol mais plutôt un indicateur...La commission, malgré nos explications, pense que nous sommes en situation irrégulière et que nous devons nous incorporer à un groupe de travailleurs. Nous partons.

Cette commission nous convoque pour aujourd'hui, 21 août. En nous présentant devant cet organisme, ces messieurs insistent en disant qu'au vu de notre situation, nous devons intégrer ce groupe de travailleurs.

Nous faisons voir nos papiers provisoires, en disant que nous venons de Marseille avec un contrat de travail et que notre situation est régulière...

Enfin, après de nombreuses discussions, on nous promet que dès que nous serons en possession de la "**carte d'identité**" nous pourrons quitter ce groupe.

Le 23, nous disposons de nos papiers.

Le 26, nous allons à Carcassonne (44 rue Voltaire) pour porter la démission de notre groupe, à la vue de nos cartes

d'identité et contrats de travail, de 13 mois, elle est acceptée.

En ce premier septembre 1941, il me semble que nous sommes en marge de la vie extérieure, nos possibilités économiques et un rude labeur ne nous permettent que de mener une vie de bêtes.

Fin du second cahier

Troisième cahier

1941-1959 :

Guerre, post-guerre et exils

Ce 7 octobre 1941, mon cousin José (Gilabert) va vers les Hautes Alpes comme travailleur agricole, au village de Orpierre. Le 21 novembre, on m'a délivré la "carte de séjour de travailleur étranger (industriel)".

Je touche les "Congés payés", correspondant à quatre jours (222 francs) pour quatre mois de travail. Je ne peux suivre le rythme et la cadence de mes

compagnons d'équipe, j'abandonne les défourneurs.

Après avoir travaillé à l'usine, quelques jours en dehors des fours, aujourd'hui, premier décembre, je vais bosser dans la carrière de Magrie. Où l'on extrait de la terre, que nous chargeons dans des wagonnets et transportons, jusqu'à la trémie pour être hissée dans les camions, en direction de l'usine.

Dans le "terrier", c'est ainsi qu'ils nomment la carrière, le travail est effectué en plein air et les jours de pluie on ne travaille pas... mais ensuite nous oeuvrons dans la boue et c'est plus difficile.

Aujourd'hui, 8 décembre nous apprenons qu'hier, à 6 h matin, le Japon a attaqué les Etats Unis d'Amérique du Nord. La guerre après l'Europe et l'Afrique, s'étend à l'Asie. Le Japon a aussi déclaré la guerre à la Grande Bretagne. Faisant cause commune avec l'Amérique du Nord, plusieurs républiques du centre et du sud Amérique ont déclaré la guerre au Japon, en compagnie du Canada et de l'Australie.

Le 12 décembre, l'Italie et l'Allemagne, solidaires du Japon, déclarent la guerre aux Etats Unis. Un réfugié espagnol qui cultivait un petit jardin, a décidé de retourner en Espagne et m'a proposé de me vendre sa petite récolte de pommes de terre, j'ai accepté. Je paye le prix convenu. Je trouve une brouette et lorsque je transporte cette marchandise je tombe sur les gendarmes. Ils m'interrogent sur l'origine de ce que je transporte. Je leur explique que ce sont des patates qui m'ont été vendues par un espagnol, qui les cultivait lui même. Ils me répondent que les patates sont rationnées et leur transport soumis à contrôle... Résultat : un "*Procès-verbal*" et je passe le 15 au tribunal correctionnel qui me condamne à 200 francs d'amende.

La presse du 17 continue de donner des détails des différents fronts de l'Europe orientale, d'Afrique du nord et du Pacifique. L'océan Pacifique d'où les japonais, après leur attaque surprise de Pearl Harbour qui a mis hors de combat la flotte nord-américaine, en profitent pour

progresser vers les Philippines et la Birmanie.

Le 2 janvier 1942, j'ai touché 100 francs de gratification, les mariés avec enfants reçoivent 50 francs de plus pour chacun d'entre eux.

La situation dans les villes de France, est chaque jour plus difficile, à cause du rationnement, imposé par le gouvernement de Vichy. Il est possible d'obtenir les produits rationnés au "*marché noir*", mais à des prix astronomiques qui ne sont pas accessibles à ceux qui vivent d'un modeste salaire.

Devant cet état de fait, avant que le printemps arrive, je suis résolu à changer de travail et de résidence car je pense aller travailler à la montagne où l'on gagne moins, mais où l'alimentation est meilleure et plus abondante. Pour cela je dois obtenir du patron *le libre engagement*.

Ainsi à la fin du mois de février je me décide à parler avec le patron que est le directeur de la *Tuileries* et se nomme M. Fiorio.

Il me reçoit dans son bureau, une fois que j'ai exposé mes désirs et mes raisons, il me dit qu'il ne peut me concéder le " *libre engagement* " tant que je n'ai pas terminé le contrat.

En parlant de la situation avec Antonio Merenciano, il me dit qu'il connaît un ami à la montagne, qui travaille dans une propriété il me propose d'aller le voir.

Le 9 mars nous entreprenons le voyage à Espezel. Nous partons de Limoux à 7h40 par le train jusqu'à Quillan où nous arrivons à 9h. Nous mangeons au restaurant. Autour de 17h nous prenons l'autocar qui va à Belcaire. A la moitié du chemin, dans la côte de Coudons, l'autocar s'arrête à cause d'une avarie du moteur, nous arrivons à Espezel avec plusieurs heures de retard, à 22h30.

L'ami de Antonio, Felipe Buil nous accueille. On nous offre des patates frites et oeufs, un bol de lait avec du café (orge torréfiée). Pour nous, en ces temps de restrictions, ce fut un repas extraordinaire. La chance ne nous accompagne pas, le lieu où nous devons travailler est occupé par

d'autres. Nous espérons trouver un emploi, même d'agriculteur.

Nous passons la journée du 10 à Espezel et le lendemain afin de ne pas rater l'unique autocar qui relie Quillan, nous nous levons à cinq heures du matin. Nous sortons d'Espezel après six heures 6 et arrivons à Quillan à 8h30.

L'autobus qui devait nous conduire à Limoux est en panne et à cause de cela nous ne pouvons repartir avant 11h et vers midi nous arrivons à Limoux.

Le 12 nous retrouvons notre travail.

Aujourd'hui, 13 mars j'essaie d'obtenir le "*libre engagement*". Si je l'ai obtenu c'est grâce à une astuce. Je savais que le fils du directeur de l'usine possédait une entreprise de travaux publics à Pamiers (Ariège). Et lorsque le patron me demande où je pense aller travailler- s'il me concédait le "*libre engagement*", je répondis que je voulais aller à Pamiers dans l'entreprise Fiorio. "Si c'est cela, je vous accorde, le libre engagement" me dit-il.

Enfin, le 11 avril fut le dernier jour de travail à Limoux, et le 13, l'après-midi j'étais à Espezel.

Le 14 avril 1942, jour anniversaire de la proclamation de la seconde République Espagnole, je commence ma vie de paysan semant des petits pois et plantant des aulx et des oignons.

Le 2 mai, il a neigé et la température a baissé, puis la neige fond.

Le 9, la nuit dernière le troisième veau né depuis le 3, s'est étranglé, nous déjeunons de sa viande...

Un nouveau veau vient, ce 27 mai, augmenter le troupeau de *la ferme de monsieur Maugard*; ainsi se nomme cette propriété où travaille Felipe Buil.

Nous terminons le semis des pommes de terre ce 31 mai. Les journaux continuent de donner des informations de la guerre des trois fronts principaux.

En ce mois de juin, on travaille intensément sur ces terres. Après les semis de pommes de terres, haricots et d'autres légumes, il faut couper l'avoine, le blé et d'autres "*fourrages*" pour le bétail...

Les divergences entre Felipe et moi s'accroissent de telle manière que ce soir du 10 juillet, s'est produite la rupture définitive, je recherche un nouveau patron.

Ce 11, j'entreprends un voyage à Limoux et la nuit je mange à Magrie, chez mon ami Fernando.

Le 13, je vais directement de Limoux à Belcaire à la recherche de travail. Je ne trouve rien, le lendemain je vais à Roquefeuil où le 14 je rends visite à monsieur Antonin Février pour solliciter du travail comme "*domestique*". Après les présentations de rigueur et une brève discussion, il me donne du travail pour toute l'année : je serais logé dans sa propre maison, je travaillerais avec lui et sa famille. En échange de mon boulot je percevrais un modeste salaire et serais *nourri, logé et blanchi*. Le jour même je reste dans cette maison où ils me donnent à manger à midi. Ma première impression est qu'ici je serai bien. Pour le moment, le travail est plus supportable pour moi qu'auparavant et les repas sont plus fournis et abondants. Chez Felipe, comme

c'est sa première année comme métayer il avait relativement peu d'alimentation. Ici abondent les pommes de terre, les légumes, les oeufs, le lait et la viande de porc...de plus ils font leur pain à demeure.

Monsieur Antonin, le patron, semble comprendre ma situation, à savoir que je n'ai jamais travaillé la terre. J'ai passé la première journée à bêcher les pommes de terre, dans un champ du côté d'Espezel. Il semble que le nouveau patron est satisfait de mon travail.

A quatre heures du matin de ce 30 juillet des cris nous réveillent : "*au feu*"... Ici dans ces petits villages, il n'existe pas de corps de pompiers, c'est pour cela, que lorsque se produit un incendie, tous les voisins se mobilisent derechef dans un acte de solidarité. Les gens, hommes, femmes, enfants et anciens, forment "la chaîne" depuis la fontaine jusqu'à la pompe, alimentée par des seaux d'eau. Grâce à la rapide intervention, le feu fut éteint au bout de deux heures...

Ce 4 août 1942 je reçois une lettre de Barcelone avec de mauvaises nouvelles : mon père est mort.

Le 7 août je reçois une lettre de mon cousin José, dans laquelle il me confirme la mort de mon père qui s'est produit le 28 juillet à 15 h. L'enterrement eut lieu le 30.

Je vais à Limoux en bicyclette, ce 11 août pour changer ma *carte de séjour*.

J'ai reçu aujourd'hui, 20 août, une lettre de mon oncle Antonio, le père de José, qui s'étonne, à propos de la mort de mon père, de l'attitude de ma sœur Ana, qui se serait comportée comme une "étrangère". Il écrit cela car il ignore ce qui c'est produit lorsque ma mère mourut. Elle décéda à l'hôpital de Santa Cruz et San Pablo, rue Hospital.

Comme mon père ne voulut pas participer à l'enterrement, pour des raisons financières dit-il, ma mère fut enterrée dans la fosse commune. Ma sœur, qui n'avait que **quinze ans, dit à mon père que, par loi naturelle, il mourait avant elle et elle lui promit que lui aussi irait à la fosse commune.**

C'est pour cela, qu'au décès de mon père, lorsque son épouse Teresa dit à Ana : " qu'allons nous faire ?" ma sœur répondit "C'est votre mari, faites ce que vous croyez convenant."

Le 21 août, le gouvernement de Vichy a félicité la population de Dieppe pour son comportement à l'occasion de la tentative de débarquement Britannique.

Le 22, Hitler, comme preuve de reconnaissance, a fait libérer des prisonniers de la région de Dieppe.

Ici, la journée de travail n'est pas régulière. Aussi bien nous bossons dix, douze ou jusqu'à quatorze heures, suivant ce qui est à effectuer. La plus longue c'est quand on fauche l'herbe (trèfle, foin, *fouillage* des prés). De même lorsqu'on fauche les céréales (blé, avoine), alors comme la journée est longue, au milieu de l'après midi nous goûtons.

Ce premier septembre, nous finissons de battre le blé et les autres céréales.

Je reçois, ce 4 septembre un appel téléphonique de Magrie, avec de mauvaises nouvelles...

Je vais à Carcassonne le 5 septembre pour rendre visite à Fernando à l'Hôpital Mixte, son état est grave, mais il s'est légèrement amélioré.

Le lendemain, je rends de nouveau visite à Fernando, s'en sortira-t'il ?

De retour à Limoux, je rencontre un ami et ensemble nous mangeons chez Miguel Salvat. Nous passons la nuit chez Fernando à Magrie.

Le 7, je retourne à Roquefeuil.

Autour de 21h30 ce 9 septembre, nous entendons, simultanément, deux tirs de fusil ...et peu après un troisième. Qu'est - ce ?

Ce matin du 10 septembre, en me levant, j'apprends ce qu'il s'est passé. Les tirs que l'on a entendus furent l'épilogue d'un drame terrible, dans lequel est morte une voisine nommée Fifi, âgée de 20 ans, assassinée par son fiancé Émile, fils du maire, de même âge, plus ou moins. Ce dernier, après avoir déchargé par deux fois l'arme contre sa fiancée, s'est suicidé avec la même arme.

A l'enterrement des victimes, le 11 septembre, surgit un conflit entre le prêtre

et le maire, car le curé refuse de faire pour Émile, un enterrement catholique...

Ce 21, j'apprends que mon ami Fernando Mulet, a une péritonite et on ne peut le sauver.

Fernando est mort, aujourd'hui. Mais avant de mourir, son épouse Maria l'a fait transporter à Magrie.

En ce jour 25 septembre est enterré mon ami Fernando à Magrie. De nombreux réfugiés espagnols et gens du pays sont présents. Comme l'enterrement fut seulement civil, les autorités locales le sabotèrent en ne finissant pas la fosse qui fut terminée par nous.

Le 29 je retourne à Roquefeuil. Les batailles de Stalingrad et de Libye se poursuivent.

La radio de ce 8 novembre annonce que la nuit passée, les forces Anglo-Américaines ont attaqué le nord de l'Afrique française. C'est certain, un débarquement Anglo-Américain a eut lieu en Algérie et au Maroc.

Aujourd'hui, 11 novembre 1942, jour de la Saint Martin, monsieur Antonin oubliant ses promesses m'a dit "*Ici, normalement,*

pour la Saint Martin, l'année est finie..." Je répons : "que voulez vous dire ? " - "Je veux dire que nous te gardons cet hiver mais pas avec le même salaire...(En été il m'avait promis qu'il me garderait toute l'année avec un salaire réduit). Comme la neige avait déjà fait son apparition et que je n'avais pas de possibilités de trouver un autre travail, je dis "bon" mais je pensais « on verra au printemps..."

Les allemands, avec le débarquement allié en Afrique du nord, ont occupé la zone libre. Les français, avant l'arrivée des nazis à Toulon, on sabordé leur escadre.

Ce 13, les Britanniques poursuivent leur avance en Libye.

Les colonies françaises d'Afrique, à l'exception de Djibouti, ce 21 novembre, se sont ralliées à l'amiral Darlan.

Le 27 novembre, en collaboration avec les forces françaises du général de Gaulle, les Britanniques ont débarqué sur l'île de la Réunion. La lutte a duré deux jours.

Ce 5 décembre, j'ai obtenu le *sauf-conduit* pour me déplacer à Ligot (Tarn), valable du 7 au 18 du présent mois.

Lundi 7, sortie de Roquefeuil à 6h30 pour Quillan, Limoux, Carcassonne et Castelnaudary où je passe la nuit à l'hôtel pour 22 francs.

A 6h10 du matin le 8, départ vers Castres et Albi. Arrivée à 15h. A 17h45, sortie pour Ligot où j'arrive à 20 h. Enfin, à 21 h je peux embrasser mes cousins Juan, María, son mari et son fils. Je passe dix jours avec ma famille. Je ne les avais pas vus depuis janvier 1939, à Castellar del Vallés, durant la retraite de Catalogne.

J'effectue le retour à Roquefeuil, le 18 malgré un accident, j'arrive le 19 à 19 h. Le patron, monsieur Antonin, commençait à s'impatienter de mon retard.

En ce jour de Noël, nous apprenons par la radio qu'à Alger, l'amiral français Darlan a été assassiné.

Le 28, chez le cousin d'Antonin, qui se nomme monsieur Bonnel est allé tuer le cochon. En ce pays de montagne, le travail, en hiver, se réduit à soigner le bétail de *la ferme*, à se pourvoir en bois pour alimenter le foyer. Pendant que la guerre continue sur le front russe, en

Afrique du nord et dans le Pacifique, l'hiver se déroule normalement.

Avril 1943

Avec l'arrivée du printemps, le 14, j'annonce : "*Monsieur Antonin, pour le mois prochain, vous chercherez un autre domestique, car moi, je m'en vais*", étonné il me dit : Pourquoi ? Je suis très content de votre travail. "*Oui*", répons-je, "*mais moi, je ne peux pas en dire autant*"...

Le samedi 17 avril fut l'ultime jour de travail chez Antonin Février.

Le 19 avril, je commence à la tourbière.

Le 16 mai- Après avoir occupé totalement la Libye et la Tunisie, les troupes Alliées s'apprêtent à débarquer, en territoire italien.

Le 12 juin - Pantelleria, île italienne située entre la Tunisie et la Sicile, est tombée aux mains des troupes alliées.

Juillet

Le 10 - Les Alliés débarquent en Sicile.

Les 13 et 14 - Les Alliés continuent d'avancer en Sicile.

Le 15 - Je fais un voyage à Villeneuve sur Tarn chez mes cousins et après plusieurs années, je peux embrasser mon oncle Miguel López Cánovas. Je suis de retour à Roquefeuil le 20.

Le 26 - La radio annonce la "démission" du Duce, Benito Mussolini. Le Roi d'Italie l'a appelé au palais où les *carabinieri* l'ont fait prisonnier. Le maréchal Badoglio lui succède.

La patronne de la *Tourbière* s'est mise d'accord avec monsieur Maugard, je travaille quelques jours à la tourbière puis chez Monsieur Maugard.

Août

Le 14 - je pars de chez Maugard.

Le 28 - j'effectue un voyage jusqu'à Nissan (Hérault).

Le dimanche 29 je commence à vendanger chez monsieur Taillefer.

Le 3 septembre - Débarquement Allié en Calabre.

Le 9 septembre – Il se confirme officiellement que le maréchal Badoglio, chef de l'armée italienne a signé l'armistice avec les Alliés, sans conditions. Les Alliés débarquent dans la région de Naples. Sur le front oriental, les Russes ont reconquis Stalingrad.

Le 12 septembre - Mussolini est libéré par un commando nazi.

L'année 1943 se termine, les allemands sont attaqués au sud et à l'est. On espère pour bientôt un débarquement sur l'Atlantique.

Juin 1944

Le 6 - en Normandie, entre Cherbourg et Le Havre, les Alliés ont débuté une opération de débarquement.

Le 7 - les Alliés ont réussi à s'établir sur les plages de la région, à l'aide de 11000 avions et 4000 bateaux de grand tonnage, et d'autres petites embarcations.

Le 30 – Le mois se termine avec la chute de Cherbourg au pouvoir des Alliés.

Le 2 juillet - Monsieur François Touston (de Camurac) est venu me voir pour me

proposer de donner des leçons d'Espagnol à son fils Roger, j'ai accepté. Plus tard, en septembre, je travaille dans sa propriété. Monsieur Touston m'a employé jusqu'à fin décembre comme ouvrier agricole.

Après le débarquement Allié en Normandie et plus tard celui de Provence, En France, les Allemands se trouvent acculés par les divers groupes de maquisards, qui sont disséminés sur toutes les montagnes du pays. Ces groupes entament une offensive qui libère progressivement différents secteurs, en faisant prisonniers les allemands et les traîtres, collaborateurs de ceux là.

Avec la libération de la France, je décide de retrouver ma famille dans le département du Tarn et le 24 décembre 1944, j'entreprends le voyage vers Villeneuve sur Tarn.

A Albi, le train arrive en retard, en ratant le dernier autocar, je dus faire les 38 km à pied.

Enfin, à quatre heures du matin du 25, j'arrive chez mes cousins.

Après les fêtes nos partîmes tous à Tours, nous nous installâmes *rue de la Paix*.

Janvier 1945

En ce même mois nous commençons à travailler à la reconstruction du pont de *la Motte* (détruit dans les derniers bombardements alliés). Nous y travaillons jusqu'au 21 mars 1945. J'étais employé comme aide charpentier. Ensuite d'avril jusqu'au 12 juillet j'ai travaillé au montage de *baraquas en bois* pour l'armée de l'air au terrain d'aviation de Tours.

Vers la fin du mois de juillet, avec Ernesto Esplugas et sa compagne María Mialdea, nous partons à Toulouse et de là à Gourbit (Ariège), un village de montagne. Nous travaillons comme bûcherons. Nous sommes séparés d'Andorre par la montagne. J'ai effectué deux voyages dans ce petit pays. L'entrée, nous la fîmes par Canillo et En Camp. Nous logions à Las Escaldes. Nous fîmes des achats sur place et dans la Capitale, Andorre la Vieille.

Dans le second voyage- au mois d'août- de retour d'Andorre avec les deux frères Rodríguez, nous tombâmes sur la gendarmerie française, qui réquisitionna

notre marchandise et nous conduisit à Mérens, où nous passâmes la nuit. Le lendemain à cinq heures du matin, on nous conduisit, à pied, jusqu'à Ax les Thermes. Sur le chemin nous croisâmes deux individus qui venaient en sens contraire, c'étaient des soldats allemands qui s'étaient échappé d'un camp et se dirigeaient vers l'Espagne. Les allemands furent détenus et conduits à la prison de Foix. Nous restâmes quelques jours jusqu'à ce que l'on ait payé l'amende.

En septembre à Limoux, j'ai connu Josefina Gásquez Martínez, avec laquelle j'ai établi des relations qui peu à peu s'approfondiront.

En octobre Je vais à Bourriege (Aude) où j'ai commencé à travailler comme ouvrier agricole chez Roger Joseph (d'ascendance catalano-espagnole).

1946

Fin avril j'abandonne le village de Bourriege et je m'installe à Belcaire. Les parents de Josefina sont au courant de nos

relations. Je connaissais déjà son père Manuel Gásquez, car il était membre de la CNT.

Mai

A partir du deux mai 1946, je travaille dans l'usine de monsieur Pelofy, qui me procure un logement. Je travaille dans la même équipe que le père de Josefina. Au début, la famille de Manuel, m'accueillit bien, je mangeais chez eux et je dormais chez moi.

Peu après nous parlâmes de mariage avec la famille Gásquez. C'est alors que surgit le désaccord, surtout de la part de la mère de Josefina, Gracia, qui aurait préféré, pour être bien vue par le village, un mariage à l'église.

Josefina, majeure à 21 ans était d'accord pour faire un mariage civil.

A partir de ce moment, ses parents commencèrent à empoisonner la vie de Josefina. En arrivant du travail, je la voyais avec les yeux rougis d'avoir pleuré...Et chaque jour la situation empirait. Aussi nous décidâmes de faire un simulacre de rupture. Nous nous

rendîmes, devant eux, les photos, ils semblaient satisfaits.

Peu après, le 15 août, Josefina alla à Espérazza pour faire une robe de mariée à une de ses amies. Lorsqu'elle termina cet ouvrage, je descendis de la montagne et nous nous retrouvâmes à Limoux. Puis nous visitâmes mes amis, et nous passâmes la nuit à l'hôtel.

Mon ami, le madrilène Pepe Mateo nous prêta une chambre et nous fixâmes notre résidence sur Limoux.

Apprenant ma disparition de Belcaire, le père de Josefina descendit sur Espérazza. Là il sût que sa fille était partie avec moi. De là Manuel Gásquez se dirigea vers la gendarmerie pour notifier au *brigadier* que Juan López avait rapté sa fille.

A Limoux je trouvais du travail à la Fabrique de Produits Chimiques (engrais pour l'agriculture). Je commençais le 28 août 1946.

Le 19 octobre, je cessais le travail pour travailler dans l'entreprise *Alfred Herlicq et Fils* avec de meilleures conditions. Cette

entreprise était située dans la localité proche d'Alet les Bains.

Ce travail consistait à tracer et construire une ligne électrique de haute tension, depuis les Pyrénées jusqu'à Carcassonne pour électrifier les chemins de fer (SNCF) Carcassonne- Rivesaltes par Quillan.

En travaillant à Alet, où se situaient le siège et le dépôt de cette entreprise, je rencontrais le propriétaire de la maison dudit siège. Il se nommait Grimal, et possédait un petite manufacture de carbonates. Ce monsieur Grimal m'offrit domicile et travail dans sa manufacture.

Le 31 janvier 1947 je cessais de travailler avec A. Herlicq et nous nous installâmes dans la nouvelle maison qui se situait sur la route de Quillan au bord de l'Aude et le lendemain j'entamais mon nouveau boulot.

La maison comptait une cuisine et deux chambres, pour tout mobilier une table, quatre chaises. Nous nous procurâmes un matelas et l'indispensable pour pouvoir cuisiner.

Monsieur Grimal nous céda un petit terrain devant la maison que je transformais en jardin. Une fois installés, nous commençâmes à préparer les documents nécessaires pour nous marier.

Dans cette petite fabrique nous étions deux ouvriers à travailler. Elle fonctionnait grâce à la force hydraulique, l'Aude alimentait un petit canal qui faisait tourner une turbine qui était le moteur de la fabrique.

J'étais chargé de mettre la turbine en route le matin, à midi et le soir je devais l'arrêter.

Notre mariage

Ayant terminé toutes les formalités préliminaires, le 15 février 1947 au matin se célébra à la *mairie* de Limoux, notre mariage en présence du maire et de deux témoins. Les témoins furent, un fonctionnaire de mairie (chargé du ravitaillement) et Numa Grimal.

En mai, monsieur Grimal me dit que quand je ramasserais les fèves, il récupérerait le jardin pour que ses enfants

y jouent. Je le ressentis très mal car cela m'avait coûté beaucoup de travail de remettre la terre en état pour la cultiver. Il me dit qu'il me donnerait un autre terrain...mais tout était à recommencer de nouveau.

Devant cette situation, je trouve au mois de juin du travail à Quillan, et je dis au patron de la fabrique de carbonates : "Vous avez ici, le jardin, la maison et la fabrique".

Monsieur Grimal, surpris, me dit « pourquoi faites vous cela », car il était très content avec mon boulot. Je répondis que je ne gagnais pas assez.

A Quillan nous travaillions tous les deux dans un atelier de fabrication de chaussures.

En septembre, je partis vendanger près de Carcassonne.

Josefina resta travailler à Quillan et elle venait me voir les dimanches. A la fin des vendanges, nous reçûmes une lettre de mes cousins de Tours, dans laquelle ils me disaient qu'ils avaient loué une chambre pour nous à côté de mon cousin José.

Le premier octobre nous entreprenions le voyage vers Tours via Bordeaux, où nous sommes arrêtés quelques heures pour saluer Jesús Cánovas (alias Bobini).

Le 2, nous arrivons à destination. La chambre était située au 15 rue Eugène Sue. Nous nous couchons, au bout d'une heure, je me réveillais. En allumant la lumière, je me rendis compte que le logement était envahi par les cafards... Josefina, fatiguée du voyage, ne se réveilla pas...

Dès qu'il fit jour, nous abandonnâmes la chambre et nous installâmes, provisoirement, chez mon oncle Miguel et son fils Juan.

Je désinfectais le logement avec du soufre. La chambre resta fermée durant 24 heures. Quand nous ouvrîmes la porte, le sol était noir de cafards.

Le 3 octobre 1947, je commençais à travailler à la reconstruction des égouts qui, à la suite des bombardements, étaient quasiment détruits. L'entreprise qui m'employa jusqu'au 28 février 1948 fut *Eau et Assainissement*.

Du premier mars jusqu'au 23 juillet 1948 je travaillais à l'asphaltage des routes avec l'entreprise Albert Cochery.

Et le 23 juillet, Cochery, faute de travail, me licencia avec un certificat pour que, le lundi 25, je puisse me présenter au bureau de chômage.

Paris et Orchidée

Le 25, au lieu d'aller au bureau de chômage, je pris le train pour Paris et je vis un ami de mon cousin Juan : Carlos Vives et ...le 27 juillet j'attaquais le boulot dans l'entreprise Babcock et Wilcox, en qualité de *manœuvre* pour la construction d'une centrale thermique (EDF). C'était à Genevilliers près d'Argenteuil.

Provisoirement, je m'installais dans un hôtel du deuxième *arrondissement*, en centre ville.

Une semaine après je trouvais une chambre meublée dans le 19^{ème} *arrondissement* (*passage Goix*), près de la station du métro *Stalingrad*.

En août, Josefina qui était enceinte, vint me rejoindre à Paris. Mes cousins l'aidèrent à porter les bagages jusqu'à la gare de Tours. Je l'accueillis à la gare d'Austerlitz. Vu son état elle arriva assez fatiguée.

A la mi-septembre, Josefina, ne se trouvait pas bien, le médecin la fit entrer à l'Hôpital Lariboisière. Et le 22 du même mois elle donna le jour à une fille que nous appelâmes Orchidée. Elle était née prématurée - à huit mois - comme elle ne pesait pas deux kilos elle fut mise dans un incubateur.

Dans cet hôpital, Josefina et la petite restèrent durant deux mois et ensuite un mois à l'hôpital pour enfants. De retour à la maison, la petite se développait normalement. Au début de l'année 1949, on nous offrit, dans un vieil immeuble, une conciergerie. Là comme avantages nous avions : le logement (cuisine et chambre), chauffage et lumière gratuites, plus un petit pécule pour Josefina.

L'unique inconvénient était qu'il n'y avait pas d'électricité...en plein Paris.

Cet appartement était situé dans le 18^{ème} *arrondissement* (quartier de *Montmartre*) près du *Boulevard* de Ceinture ou *Périphérique*. La rue était : *Cité de la Moskova* (près de la *Porte Montmartre*). La rue était si étroite que même une voiture ne pouvait pas passer.

Nous nous installâmes dans notre nouveau domicile, en cuisinant au charbon, nous nous éclairions à la lampe à alcool.

La petite continuait à grandir normalement...mais le 11 mai, en rentrant du travail, je pris la gosse dans mes bras pour lui donner un baiser, je me rendis compte qu'elle était brûlante. Le thermomètre indiquait 39,5° C.

Le médecin, ordonna une hospitalisation immédiate, il lui semblait que c'était une broncho-pneumonie.

A hôpital les jours passaient et l'état d'Orchidée ne s'améliorait pas. Les docteurs nous disaient que c'était un virus

qui se déplaçait constamment. Arriva le mois de juin et le médecin nous dit qu'ils faisaient tout le possible...

Orchidée était si mal que nous ne pouvions la voir qu'à travers une vitrine de verre. Elle n'assimilait pas les aliments, elle les vomissait.

Ce que fatalement nous pressentions, arriva le 5 juin, alors que nous arrivions à l'hôpital, on nous dit qu'elle était décédée. Le maudit virus s'était localisé dans le foie, qui, était trois fois plus gros que son volume naturel.

Le jour suivant eu lieu l'enterrement auquel accourut mon cousin José López Pérez. Orchidée fut enterrée civilement au cimetière de Pantin.

En novembre 1949, je reçus une lettre de Bordeaux, de l'ami Jesús Cánovas Ortiz. Il me dit qu'il est sans travail et me demande si je peux le recevoir chez nous jusqu'à ce qu'il trouve du travail. Je réponds que notre logement est très petit vu que nous ne disposons que d'une cuisine et d'une seule chambre, malgré

tout, si c'est seulement pour quelques jours, il peut venir... Une semaine après, il était à la maison. En peu de jours il trouva du travail. Quand il toucha la première paie il me dit qu'il devait envoyer l'argent à sa femme, car il avait deux enfants.

Avec cet ami nous avons tout partagé pendant huit mois dans les camps de Saint Cyprien (Pyrénées Orientales) et d'Agde (Hérault). A la maison, cet ami était traité comme s'il était de la famille. Il dormait à la cuisine et mangeait avec nous; Josefina lui lavait les vêtements. Au bout d'un mois, sa femme et sa fille se présentèrent, ainsi avec deux pièces, nous étions cinq personnes.

Au bout de quelques jours, je leur dis que cette situation ne pouvait se prolonger et qu'ils devaient chercher un logement. Passèrent les jours et la nouvelle année 1950 arriva.

A cette époque, Josefina était enceinte de huit mois et comme mon ami ne trouvait pas de location, j'insistais, en disant que cette situation était intenable et qu'il devait faire un effort afin de trouver. Finalement au début de février, ils

trouvèrent un hôtel *meublé* et ils partirent de chez nous.

J'accompagnais ma femme Josefina, enceinte de plus de huit mois, le 22 février, à quatre heures du matin au proche hôpital de Bichat qui était à 600 mètres, *boulevard* de Ceinture. Au bout de cinq minutes à 4h 25 naquit un garçon que nous nommâmes Hélios.

Josefina resta à la maternité dix jours mais durant tout ce temps elle ne reçut pas une seule visite des "amis" que nous avions hébergés chez nous.

Destination : Argentine

Nous avons appris qu'il existe des possibilités d'émigrer pour l'Argentine et que l' I.R.O. (Organisation Internationale de Réfugiés) nous paye le voyage. Le gouvernement argentin exige les passeports du consulat Espagnol (franquiste). L'I.R.O est d'accord, ainsi nous ne perdons pas notre condition de réfugiés.

Avec mon épouse Josefina nous discutons et nous décidons d'accomplir les démarches pour partir dans ce pays d'Amérique du sud.

En mai, tous les papiers sont en ordre et nous avons en notre possession tous les documents nécessaires. Le 31 je démissionne de l'entreprise Babcock et Wilcox où je travaille à Gennevilliers.

Le 6 juin : derniers préparatifs de départ et à 14h30, nous prenons les billets du train pour Gènes. Je change des francs pour des pesos argentins.

A 20h45, départ du train (gare de Lyon) en direction de Modane, à la frontière italienne, où nous arrivons à 6h le lendemain. Nous y restons plus de trois heures. La douane regarde nos passeports et nous délivre le visa de sortie de France et le visa d'entrée en Italie. Le train qui était un rapide jusqu'à la frontière, se transforme en omnibus jusqu'à Turin avec une chaleur intense et suffocante.

De Turin à Gènes, le train était un express. Avant de partir de Paris, l'I.R.O. nous avait donné une petite quantité d'argent

en monnaie italienne, 500 liras par personne. A 15h 30 nous arrivions à Gènes.

Le délégué de l'I.R.O organisa la répartition des personnes dans les différents hôtels. Nous trois nous allons à la pension Rampone qui est un établissement très propre. Je change les francs pour des liras : 1 franc = 1,75 liras. Nous faisons une brève visite dans la cité et des achats.

Le samedi 10 juin, à 10h nous avons le visa de sortie et nous embarquons sur le vapeur qui porte le nom grec de Protea qui signifie Liberté. A 12h 30, le bateau part en direction de Naples par beau temps et mer tranquille.

Le 11 - A 16 h, nous arrivons au port de Naples. De nouveaux passagers embarquent. Départ vers Palerme à 21 h, mer sereine et beau temps.

A 9h 15, le lendemain, nous arrivons à Palerme, nouvel embarquement d'émigrants. A 12 h, nous partons vers le détroit de Gibraltar et les îles du Cap Vert.

En perdant de vue les côtes de la Sicile, la mer s'agite un peu et les premiers dauphins apparaissent. Mais les premiers incidents éclatent : des étrangers saouls et des rixes.

Le 13 juin – On retarde l'horloge d'une demi heure. Le jour émerge légèrement nuageux, vers 10 h tombent quelques gouttes. Puis la tempête éclate à bâbord (côté gauche du navire, tribord : côté droit). Le soir l'horizon se dégage et le soleil brille avant le crépuscule. A bâbord nous apercevons la côte africaine du nord.

Le 14 – C'est un jour splendide, nous continuons d'apercevoir la côte nord-africaine, qui peu à peu disparaît à mesure que le navire avance.

Ce matin nous avons vu deux tortues marines et au loin une bande de dauphins. L'après-midi, une bande d'hirondelles accompagne le bateau et, à tribord, apparaît la côte de la péninsule ibérique. A 16 heures nous passons devant le cap de Gata puis Almería y Málaga (nous retardons nos montres d'une demi - heure).

De nuit, à 21 heures et en plein air, nous est offerte une séance de cinéma.

Le 15 - A 4 h 30 nous passons devant le Peñon de Gibraltar...plus tard, à bâbord, nous voyons Ceuta, le cap Tarifa et toute la côte du détroit. En entrant dans l'Océan Atlantique, la mer est houleuse et le bateau bouge beaucoup plus que d'habitude. La majorité a le mal de mer, surtout les femmes.

Aux heures des repas, à cause du mal de mer, les restaurants sont presque déserts. Aujourd'hui nous retardons de nouveau les montres d'une demi heure (suivant le méridien de Greenwich). Je suis aussi affecté par le mal de mer. A l'heure du dîner, je dois abandonner la salle à manger sans finir mon plat de soupe...Je me mets au lit jusqu'au jour suivant.

Le 16 - La mer est plus agitée qu'hier mais moins de gens sont indisposés. Ce matin j'étais encore malade, mais l'après-midi cela allait mieux.

Le 17 - La mer est dans le même état, le ciel légèrement couvert de nuages. Le vent continue de souffler du nord vers le sud,

cela favorise la marche du navire vers le sud : vitesse maximum 14,69 milles marins.

Le 18 – Dimanche, même temps qu’hier, mais le vent est moins violent. On retarde de nouveau la montre d’une demi-heure. A 21 h cinéma vers la poupe.

Le 19 - Le temps n’a pas varié et à 15 h 30 nous arrivons à la baie de San Vicente (Cap Vert, colonie portugaise). Dans ce port nous restons quelques heures. Le temps nécessaire pour alimenter le bateau en carburant et eau potable.

A notre arrivée au port, arrivent de nombreuses barques de noirs petits et grands qui nous proposent cocos, bananes, poissons et des articles confectionnés à la main par les indigènes. Tout cela en échange de monnaies ou vêtements usés ou neufs. Les passagers leur jettent des petits pains qu’ils ramassent jusque dans l’eau et qu’ils mangent immédiatement. D’autres jettent des pièces de monnaie à l’eau, ils plongent et les ramènent entre leurs dents. A 23 h le bateau part vers Rio de Janeiro (Brésil).

L'équipage, s'est rendu compte que plusieurs femmes, qui ont embarqué en Sicile, épouillent leurs enfants... Sur ordre du commandant, à l'entrée de la salle à manger, tous les voyageurs, sans exception, subissent la pulvérisation d'un insecticide sur la tête.

Des nazis à bord ?

Au milieu de l'Atlantique, un groupe d'étrangers de l'Europe Centrale, parmi lesquels se détache un allemand qui nous dit : "Etes vous espagnols?" Notre réponse fut affirmative, il poursuit : "J'étais volontaire du côté de Franco, je connais personnellement Muñoz Grande et j'ai bombardé, avec mon avion, plusieurs villes rouges, dont Barcelone..." Dès qu'il a fini cette phrase, l'un de nous s'avance et le traite d'assassin et l'empoigne. Et si ce n'est l'intervention en sa faveur de plusieurs étrangers, le compagnon espagnol l'aurait jeté à la mer...

A partir de cette date, l'allemand ne se promenait jamais seul, il allait avec un groupe... de la même engeance nazie.

Le ciel est légèrement couvert de nuages nous voyons le soleil par intermittente. La mer est plus tranquille. L'horloge du bord est retardée de quinze minutes.

mercredi 21 – Il a plu plusieurs fois. À l'aube, nous croisons un autre bateau à bâbord qui communique avec le notre par signaux optiques. La mer se calme, au lieu de vagues nous voyons de suaves ondulations. A 21 h, comme d'habitude il y a cinéma. A 23 h nous croisons un autre bateau qui navigue en direction opposée à tribord.

Fête du passage de l'Équateur

Jeudi 22 – La nuit il y a bal, musique et chant parce que se célèbre la fête du passage de l'équateur bien qu'il ne sera croisé que demain.

On découvre un passager clandestin, il s'agit d'un jeune mulâtre ou métis des îles du Cap Vert qui voulait aller au Brésil avec sa famille.

Vendredi, 23 - Depuis que nous sommes partis du Cap Vert, nous naviguons contre

le vent et aujourd'hui il est plus violent et que la mer est plus agitée. De nombreux passagers sont malades. Il pleut plusieurs fois. On retarde l'horloge d'un quart d'heure.

Samedi, 24 – Le temps et la mer restent dans le même état. Nous sommes face aux côtes du Brésil, mais nous ne voyons pas la terre.

Dimanche 25 - La mer et le vent se calment, le vent ne souffle pas de la même direction (nord). On retarde la montre de quinze minutes. A l'heure habituelle, a lieu une séance de cinéma. De nuit nous croisons plusieurs bateaux.

Mardi 27 - Le vent souffle avec plus de violence qu'hier. La mer s'agite, plus de personnes sont malades. Pour le débarquement, les officiers rendent les passeports.

mercredi 28 juin – Depuis le matin, le "Protea" a ralenti sa vitesse...Entre six et sept heures du matin, nous apercevons au loin la splendeur de Rio de Janeiro.

En entrant dans la baie, nous voyons quelques îles, au fond le célèbre Pain de Sucre et les magnifiques gratte-ciel.

Avant d'entrer au port, nous pouvons admirer, en bord de mer, l'aéroport, d'où décollent constamment les avions postaux et commerciaux, à raison de trois toutes les cinq minutes. Enfin, après être restés assez longtemps arrêtés nous accostons à 9 h 15 (l'heure de bord).

Combien vaut un fils?

Sitôt le bateau amarré, la police locale est montée à bord, comme d'habitude afin de regarder les visas.

Nous deux, Josefina et moi, avec notre fils Hélios, nous observons les manœuvres des marins...quand s'approche de nous le chef de la police qui, après nous avoir salués se met à prodiguer des caresses à l'enfant et à nous demander combien de mois il avait etcera...et d'un seul coup il nous dit qu'avec son épouse il ne pouvaient pas avoir d'enfant mais qu'il était millionnaire et que si nous leur donnions notre fils en échange il donnerait l'argent que nous demanderions. "Vous - nous dit il - êtes

jeunes et vous pouvez avoir d'autres enfants..."

Notre réponse fut : "Gardez vos millions, nous restons avec notre fils. "

A 10 h 45 nous sommes autorisés à descendre à terre mais nous devons revenir avant treize heures. Nous faisons une brève visite au quartier du port. Nous changeons deux dollars et effectuons quelques achats (un dollar = 34 cruzeiros brésiliens). Rio est une ville moderne avec de grandes avenues et de colossaux édifices. Nous retournons à bord.

A 14 h 30 nous partons en direction du port de Santos.

Les premières informations sur les graves incidents de Corée, nous arrivent. Invasion stalinienne avec des chars de combat et l'aviation. Les nord-américains répliquent avec les armes. Est-ce le début de la troisième guerre mondiale ?

Jeudi 29 - À petite vitesse, nous arrivons à sept heures du matin dans la baie de Santos. A l'entrée on trouve de petites îles pittoresques. Arrive le "Practico", qui est le responsable de l'entrée des navires dans le

port. Le "Protea" continue sa marche vers le port qui se situe au fond d'un étroit bras de mer ou canal d'une centaine de mètres de large et de plusieurs kilomètres de long.

A l'entrée, à gauche et au fond on aperçoit la cime de quelques gratte-ciel. L'aéroport se trouve face au port et à droite.

Des difficultés surgissent lors du débarquement des passagers vers le Paraguay. Un fois terminée l'opération de débarquement, nous partons vers Montevideo à quinze heures. Le vent souffle face à la poupe. On retarde l'horloge de quinze minutes.

vendredi 30 - Tout le jour le vent souffle du nord mais le soir il change brusquement du sud frappant avec violence le bateau. La mer est si agitée qu'on ne peut circuler sur les coursives, et que la nuit les machines sont stoppées.

Samedi premier juillet 1950 – La tempête continue il semble que cette nuit le vent a atteint la vitesse de 170 km par heure, aujourd'hui il s'est modéré un peu (100

km par h.). A cause de la tempête, hier, la vitesse moyenne fut de 9 milles.

Dimanche 2 juillet - Le vent est toujours là, il est appelé "el pampero", mais avec moins de violence. Il se calme peu à peu. La nuit on commence à voir les lumières des phares de Montevideo. Autour de minuit nous entrons au port.

Lundi, 3 - À partir sept heures, les passagers débarquent vers l'Uruguay. On nous donne 90 pesos argentins (pour nous trois, nous avons 270 pesos) A 10 h 30, nous descendons à terre et nous faisons un bref tour dans le quartier du port. Nous faisons un changement de monnaies : pour deux dollars nous avons cinq pesos uruguayens et quarante centimes. Enfin à 16 h 30 nous appareillons vers Buenos Aires.

Mardi, 4 juillet - Depuis 6 h du matin nous sommes face à la capitale Buenos Aires. Une fois que nous entrons au port on nous donne un repas à bord. Nous débarquons à 20 h. La douane fouille les bagages puis nous allons à hôtel des émigrants.

Le 7 – On nous propose de travailler et vivre, comme domestiques, pour s'occuper d'un chalet dans la province de Córdoba. Monsieur Juan Hector Parodi, semble nous faire de bonnes propositions. Nous les acceptons en principe et les deux jours, monsieur Parodi nous amène, dans sa propre voiture, à sa maison de Lomas de Zamora où nous resterons une semaine. De là nous repartons avec monsieur Parodi, son fils cadet Nestor et moi, dans sa voiture vers Alta Gracia (province de Córdoba).

Josefina, notre fils Hélios et madame Parodi, partent le lendemain en omnibus.

En arrivant à destination, j'observe que le chalet en question est enclavé au bord de la route qui va de Alta Gracia à la capitale de la province et est complètement isolé.

Avant d'arriver, monsieur Parodi, en parlant de l'ouvrier que je devais remplacer, me dit qu'il était fils d'espagnols et que c'était un "haragan" (un fainéant). "S'il vous interroge- me dit-il - dites lui que vous êtes un ami qui vient passer quelques jours. Surtout ne lui dites pas que vous venez pour occuper son

poste... " En entendant ces paroles je commençais à perdre confiance dans ce futur patron... A la première occasion où je pus parler à cet ouvrier, je le fis. Il s'appelait Campos et il me donna plein de détails sur la propriété : en trois mois, j'étais le troisième domestique. Que l'eau, qu'il tirait du puits pour arroser les arbres et les plantes, était salée.

Il me dit aussi – comme je pus le vérifier – que pour faire les achats, je devais marcher plus de deux kilomètres. Campos ajouta : " si vous ne vous entendez pas avec le patron, venez me voir à Rio Segundo".

Une fois installés dans la maison sans eau ni électricité, je pris la précaution de noter tout ce que nous achetions et le prix de chaque article.

Au bout de dix jours, je dis, que suivant ce que l'on m'avait proposé à Buenos Aires, il me donnait tout à moitié, donc nous devions signer un contrat. A cela il refusa tout net en s'écriant que sa parole suffisait. Je répondis que les paroles s'envolent et quel serait le salaire mensuel. "Je vous payerais 200 pesos". -me dit-il

A cela je répondis : "ce n'est pas suffisant, comme vous verrez, en dix jours, rien que pour manger, nous avons dépensé 150 pesos, ce qui signifie que en un mois nous dépenseront au minimum 450 pesos."

Dans sa maison, le patron, disposait, lui, d'eau potable et d'électricité. Il récupérait l'eau de pluie du toit par un système de canalisation. L'électricité était produite par un petit moulin à vent qui actionnait une dynamo qui chargeait une série d'accumulateurs. Quand il n'y avait pas de vent, il mettait en marche un groupe électrogène dont le moteur fonctionnait à l'essence (appelée nafta en Argentine, et gasolina en Espagne).

Le 15 août 1950 – Nous rompons le compromis et le 18 sera le dernier jour de travail.

L'après midi même, je vais à Rio Segundo où par l'intermédiaire de Campos, j'obtiens une chambre.

Le 23, à l'aube, nous partons avec les bagages pour Córdoba et Rio Segundo.

Le 28 j'obtiens du travail dans ce qui sera la cité universitaire de Córdoba.

La chambre a été relouée à un couple argentin et nous partageons la cuisine avec eux.

Dans ce village nous faisons la connaissance de deux familles espagnoles : l'une Carlos Roca, qui possède un grand magasin d'alimentation. Cette famille a trois fils et deux filles, les parents sont des catalans de Tarragone. L'autre famille se nomme Acosta et est originaires de Murcie, ils ont aussi une petite boutique d'alimentation.

Septembre 1950

Notre fils Hélios tombe malade, il subit une colique rebelle qui se prolonge sur plus de cinq mois. Pendant ce temps, les coûts sont supérieurs à nos modestes entrées, nous sommes endettés pour longtemps.

Nous restons seuls dans la maison où nous vivons. Je gagne 22 pesos par jour et certaines semaines les dépenses de médecin, se montaient à plus de 100 pesos, sans compter les médicaments.

Nos relations avec les deux familles espagnoles furent très cordiales. Avec la famille Roca nos liens d'amitié ont toujours été plus étroits et ont perduré à travers l'océan qui nous sépare.

Notre compatriote Carlos Roca, informé de notre situation précaire, nous offre un **crédit illimité** et un fraternel appui moral.

Notre fils ne va pas mieux, il perd du poids constamment. Les derniers temps il se maintient seulement grâce aux sérums et il reçoit une transfusion de sang.

Finalement nous l'aménonons à l'hôpital d'enfants de Córdoba et dès lors une amélioration se dessine. Le docteur nous avoue : "Je ne croyais pas que je pouvais le sauver".

Décembre 1950 – A Córdoba, je rencontre un lieutenant-colonel de l'Aviation Républicaine espagnole, qui est le gérant, dans cette ville, de Nestlé et se nomme Beneito. Lequel nous aide matériellement, en nous offrant, plusieurs kilos de lait en poudre (Eledón) gratuitement, Ce lait est

réservé aux démonstrations pour le commerce.

13 Décembre 1951 – Aujourd’hui, à 18 h 45 est née notre fille Aurore.

Janvier 1952 - A Rio Segundo, la vie nous devient difficile à cause des coûts de transport. Je travaille à Córdoba c’est dire à 38 kilomètres de là. C’est pour cela que nous cherchons un logement dans ce chef lieu de la province.

Avril (automne austral), nous obtenons une chambre dans la maison d’une famille créole (argentine d’origine), et le dernier jour du mois, nous nous installons à Córdoba, dans le quartier Alberdi, rue Pedro Zani 1287. Au début tout va bien mais peu après surgissent les problèmes.

Le premier novembre nous changeons de domicile dans le même quartier, rue Tablada, 2114. Comme dans la maison antérieure, nous ne disposons que d’une seule chambre et la cuisine est collective. Le 16, est le dernier jour de travail à la Cité Universitaire.

Dans ce nouveau domicile, tout va bien pendant les trois premiers mois...

Par les voisins, nous apprenons qu'en un peu plus d'un an, nous sommes les troisièmes qui louent cette chambre, car la propriétaire est neurasthénique.

Le 25 novembre. J'ai commencé à travailler à "Frigorifico Carnevali" en qualité de charpentier, le salaire est très inférieur à celui de la Cité Universitaire et les coûts de transport s'élèvent à 56 pesos par mois.

Nous arrivons à acheter (à crédit) une machine à coudre, avec elle, mon épouse, confectionne des uniformes pour les Forces Armées.

Le huit juillet 1953 a lieu notre dernier changement de domicile. Nous restons dans le même quartier chez Mercedes Acevedo, passage de San Pedro, 2241.

Ici nous vivons avec un couple sans enfants. Madame Petrona et son mari adorent tous les deux nos deux enfants. Les enfants les appellent tonton et tata.

Ce couple est très aimable avec nous et nous considère comme leur famille.

Nous cuisinons et mangeons ensemble...
Quand ils connaîtront notre décision de retourner en Espagne, ce sera une grande désillusion...car ils se retrouveront seuls une nouvelle fois.

De ma sœur, Ana, de Barcelone, nous recevons régulièrement des informations. Dans la dernière lettre, elle nous dit que la situation politique s'est améliorée un peu et que maintenant, ce n'est plus comme aux premiers temps et si nous voulons revenir nous pouvons...

A cela, je lui réponds que nous ne pouvons pas nous payer le voyage jusqu'à Barcelone. Pour cette raison, je vais au consulat espagnol pour solliciter le rapatriement. Si on me l'accorde, nous y allons...

Le 26 janvier 1954, je demande le rapatriement au consulat espagnol situé avenue Général Paz, 108.

Dans une lettre, Ana, me dit qu'il y a beaucoup de travail dans la capitale catalane. Elle m'écrit qu'elle a très envie

de nous voir et de connaître, mon épouse et ses neveux.

Au cours de la première quinzaine du mois de mai 1954, le consulat nous communique que le rapatriement est approuvé, et nous donne les détails sur les papiers nécessaires.

En août, nous disposons des documents pour le rapatriement. Le départ est prévu de Buenos Aires le 27 septembre. De Córdoba nous partons le 22 de ce mois.

Septembre 1954

Nous passons les ultimes jours, à dire adieu à nos amis.

Le 20 est mon dernier jour de travail dans l'entreprise « el Frigorifico ». Les compagnons de l'atelier de réparations m'offrent un « asado » (barbecue) d'adieu. De même, les voisins, avec le couple Acevedo, nous ont fait une fête d'adieu chaleureuse arrosée avec du vin de pays.

Quand tout était prêt pour le départ, la police nous notifie que notre fille Aurora, pour quitter le territoire, doit disposer d'un passeport Argentin vu qu'elle est Argentine.

Le 22 : cérémonie d'adieu à la gare Bartolomé Mitre avec les amis et madame Petrona que nous a accompagnés et qui pleure de devoir se séparer des enfants. A 19 h 20 le train part pour la capitale fédérale...

Le 23 : vers 9 h nous arrivons à la gare du Retiro à Buenos Aires. Nous allons au consulat et après au département de Police.

A 14 h, nous donnons une visite chez les amis Carlos Vives y Victoria où nous mangeons. La nuit nous dormons à l'annexe de l'hôtel Valencia de la rue Cochabamba.

Le 24 : nous apprenons que le bateau ne part pas avant le 2 octobre.

Le 26 : avec Vives nous rendons visite à un ami : Bernal.

Le 30 : nouveau retard du bateau qui partira le 4 octobre à 17 h.

Dimanche, 3 octobre : Nous disons adieu à Fernando Beneito (frère de Beneito de Córdoba).

Le retour en Europe

Lundi 4 : A 17 h départ de Buenos Aires sur le "Cabo de Hornos" (Cap Horn). Carlos et Victoria sont venus nous dire adieu. Elle pleurait.

Lundi 5, quand nous nous réveillons, le bateau est amarré dans le port de Montevideo. Après le petit déjeuner nous faisons un tour très bref en ville. A 12 h 30 nous partons vers Santos (Brésil). Dans ce navire, nous les passagers, sommes très peu nombreux (de 60 a 70). La mer est un peu agitée et les gens commencent à être malades.

Avec une pluie légère, le 8, aux premières heures du matin, nous arrivons à Santos.

Nous y passons, la journée. Le vapeur partira le lendemain à 16 h 30, en direction de Tenerife. En haute mer, le vent froid du sud souffle, puis se calme. Nous voyons une bande de dauphins, les enfants sont contents de les voir.

A 20 h, pour la troisième classe, à lieu une séance de cinéma.

Le 11 - Le ciel est couvert et la mer légèrement agitée et ondulée. Le vent souffle du nord-est, une séance de cinéma à 20 h 30.

Le 12 octobre, c'est la fête « de la Raza » (« découverte » de l'Amérique).

Le ciel reste légèrement nuageux et la mer est plus agitée à cause du vent du nord-est.

A 7 h 30 nous croisons un autre bateau de la même compagnie nommé "Cabo de Buena Esperanza". Ils se saluent avec les cornes de brume et des feux d'artifice.

Mercredi 13 - Le temps reste le même.

Vendredi 15 – Tôt le matin nous croisons l'équateur, le ciel est nuageux et des averses se produisent. Aujourd'hui, suivant la tradition maritime du passage de l'équateur nous faisons un repas extraordinaire avec fête, bal et rafraîchissements.

Samedi 16 – Il pleut le matin puis le ciel se découvre et la mer est calme. A 9 h 30, pour la seconde fois, nous voyons une bande de dauphins.

Dimanche 17 -Voici quatre jours que règne une chaleur intense avec une mer tranquille. A 15 h 30, nous passons devant les îles du Cap Vert.

Mercredi 20 - A 8 h, nous entrons dans le port de Tenerife (Canaries). A 9 h nous descendons à terre. J'envoie un télégramme à Barcelone.

Entre autres achats, nous achetons une poupée à notre fille : elle est aussi grande qu'elle et en lui donnant la main, elle marche. Aurore est très contente. Nous repartons vers la péninsule à 16 h 45 avec un fort vent de la proue.

Jeudi 21, la navigation se poursuit avec un vent contraire.

Vendredi 22 - La mer est tranquille et le vent cesse. A 15 h apparaissent les côtes d'Andalousie. Nous voyons de nouveau des dauphins. A 19 h nous passons face au peñon de Gibraltar.

samedi 23 - A 10 h nous passons devant Carthagène, et à 11 h 45, en face du cap de Palos.

Dimanche 24 octobre - aux premières heures nous apercevons les lumières de Barcelone et peu après 7 h, le bateau entre au port où nous attend toute la famille.

Après avoir salué toute la famille, ainsi que celle de Teresa Pujol, la seconde épouse de mon défunt père, nous sommes installés dans l'appartement de mon unique soeur Ana. Notre adresse est : rue Cendra, 15, cinquième étage, première porte, Barcelone.

Lundi 25 – Je me présente à la police pour régulariser ma situation. Je passe cette première semaine en cherchant du travail. Je trouve un poste de manœuvre, dans un chantier de Bordeta, près de l'Hospitalet, pendant quelques semaines. Ensuite j'obtiens, au Prat de Llobregat, un emploi de charpentier.

Au début de l'année 1955, grâce à mon ami Córdoba, je rentre à la municipalité de Barcelone (Parc de Montjuich, rue Lérida). Ici je travaille de 8 h à 14 h. Après deux semaines, on me propose une place pour travailler de nuit durant huit heures de 22 h à 6 h.

C'est ainsi qu'à partir du mois de mars je travaille entre le jour et la nuit 14 h.

Comme je possède, depuis 1935, le permis de conduire de seconde, j'essaie obtenir le permis de première afin de pouvoir conduire un taxi.

J'obtiens ce dernier sans grande difficulté à Gérone, où vit ma cousine Sinforosa. Ensuite j'essaye d'obtenir, de la municipalité le permis de conducteur de taxi et je dois obligatoirement, passer par **"l'épuration"...**

C'est pour cela que le 14 avril 1955, je fus détenu et conduit à la prison Modelo de la rue Entenza. Vous voulez connaître le motif de la détention ?

C'est de ne pas m'être présenté, à la fin de la guerre, à mon régiment à Palma de Majorque...Et de ne pas avoir sollicité la grâce du Caudillo.

Ma soeur, dès qu'elle sut que j'étais détenu, chercha un avocat afin d'obtenir ma liberté. Au bout d'un mois de séjour à la prison Modelo, la Garde Civile me conduisit au port, et de là à Palma de Majorque, à la caserne du Carmen (siège du Régiment d'Infanterie n° 32).

En montant à bord, avec un autre, les deux gardes civils qui nous conduisaient, par commodité pour eux deux, voulaient nous livrer au capitaine du bateau. Mais ce dernier refusa en disant : " Vous êtes responsables d'eux".

Au bout d'un mois au cachot (situé contre le corps de garde) je sortis et on m'intégra à l'état major. Dès lors je dormais à la Police Militaire et je mangeais dans la salle à manger comme les soldats. Pendant le jour j'étais libre. Je commençais à travailler avec Francisco Amposta un ancien voisin de la rue des Egipcias à Barcelone, qui avait une petite entreprise de stucs (rue Antillón 140 à Palma) jusqu'au 30 juillet 1955 où on me délivra un passeport militaire. Puis je pus rejoindre mon domicile de Barcelone.

Au début d'août je réintérais la vie civile. En arrivant au port de Barcelone, mon épouse Josefina avec la petite dernière Montserrat qui était née le 18 juin et que je ne connaissais pas. Ma première préoccupation fut de trouver du travail. Le 10 août je trouvais un poste de maçon

coffreur dans l'entreprise de Pedro Balaña (travail temporaire).

J'ai fait des démarches pour obtenir, de la municipalité de Barcelone, le permis pour travailler avec un taxi.

Après avoir travaillé dans diverses entreprises du bâtiment et de ne pas pouvoir oeuvrer avec un patron de taxis, je pris la résolution d'émigrer en France.

Pour obtenir le passeport vers la France comme touriste, je dus aller me présenter, à la Préfecture de Police, avec une photocopie du passeport militaire que me fit le capitaine général des Baléares le 30 juillet 1955.

Une fois en possession du passeport pour l'Europe, je me présente au consulat de France pour m'informer sur la possibilité de travailler dans ce pays.

Au Consulat je les informais que mon ultime emploi en France se situait à Paris et que, si c'était possible, je voulais retourner dans cette capitale.

A cela on me répondit que comme ouvrier coffreur, je pouvais seulement aller vers la frontière Allemande ou à Lyon.

J'optais pour Lyon, on me donna les papiers nécessaires pour me présenter à l'entreprise Maïa, ainsi qu'un billet de chemin de fer de Barcelone à Lyon-Perrache.

Je voyageais avec d'autres espagnols qui allaient à Lyon où j'arrivais par la gare de Perrache le 5 juillet 1956.

Nous fûmes accueillis par un représentant de l'émigration française, qui nous accompagna dans un restaurant de la place Carnot où nous déjeunâmes.

Nous logeâmes à l'hôtel Masséna de la part de l'entreprise Maïa. Le 6 juillet nous commençâmes à travailler sur un chantier de l'usine Rhône-Poulenc à Saint-Fons.

L'hôtel Masséna est sur le cours Lafayette, à l'angle de la rue Masséna. Pour aller au travail il fallait prendre l'autobus n°26 jusqu'à la place du Pont (cours Gambetta) puis l'autobus n°12 vers Saint-Fons.

Le logement à l'hôtel était assez bon. L'inconvénient pour nous c'était de ne pouvoir cuisiner dans nos chambres respectives. C'est pour cela que nous

n'avons pas continué dans cette entreprise.

Dans le contrat que nous avons signé en Espagne, il existait une mention qui disait que "le premier mois était à l'essai, tant pour le patron que pour l'ouvrier". C'est ainsi qu'avec quatre espagnols nous décidons d'abandonner l'entreprise Maïa. Maïa nous avait donné une petite augmentation. En sollicitant le certificat de "libre engagement", Maïa lui-même nous dit être satisfait de nos services, mais nous lui répondîmes que nous voulions le même salaire que les français, sinon nous partions de l'entreprise. C'était le 27 août 1956.

Enfin après beaucoup de discussions, on nous donna le certificat de "libre engagement" ensuite moi et un autre des quatre nous fûmes embauchés dans l'entreprise Rose et Delard dont la direction se trouvait au n° 29 de la rue du Tunnel (Sergent Berthet) dans le quartier de Vaise. Le lieu de travail était encore à Saint-Fons à l'usine Rhodiaceta.

Nous étions logés – à côté de l’usine et au bord du Rhône – dans des baraques en bois et nous pouvions cuisiner.

Ici nous économisions le transport et les coûts de restaurant. Nous n’avions pas non plus de dépenses de combustible vu que nous cuisinions avec du bois qui venait du chantier.

Avant d’aller dans cette entreprise, l’Office d’Emigration nous envoya à Romans, mais en voyant le logement proposé, nous décidâmes de revenir à Lyon.

Au bout de quelques semaines de travail à Lyon, je me mis en relation avec des amis de Neuville : Francisco Iniesta et sa femme Nieves Giménez, ainsi que sa sœur Encarna. Je les connaissais de Barcelona ils me présentèrent Bacardí qui me loua une maison à Cailloux sur Fontaines. Avec le reçu du loyer, j’allais voir l’assistante sociale qui me donna son accord et les papiers nécessaires pour l’Office d’Emigration et les transmis au consulat Français de Barcelone.

Ce consulat avec la présentation de ces documents, procura à mon épouse les billets de chemin de fer pour aller de Barcelone à Lyon avec les enfants.

Réunion de famille

A la fin de décembre 1956, la famille fut réunie. Je fus accueillir ma femme et mes trois enfants à Cerbère. Puis vers Perpignan où nous arrêtâmes pour aller à Espira de l'Agly, chez ma belle-sœur Paca. Et le soir, nous partîmes tous, en autocar vers Belcaire chez les parents de Josefina. Nous passons la nuit et aux premières heures du lendemain nous retournons à Perpignan. Nous poursuivons le voyage jusqu'à Lyon-Perrache par le train. Puis nous arrivons à Cailloux sur Fontaines (lieu-dit Trève-Oray).

Une fois installés dans notre nouveau domicile avec toute la famille et accomplies toutes les démarches je continue à travailler dans la même entreprise.

Au milieu de janvier 1957 nous recevons une lettre de "l'Office National

d'Immigration" qui nous dit qu'étant venus travailler en France et décidés à nous installer avec toute la famille, l'O.N.I. nous aide matériellement dans le cadre de ses oeuvres sociales. Cet organisme nous fait un don d'articles de première nécessité.

Pour cela, nous recevons une liste d'objets, dont chacun à un nombre déterminé de points. Nous avons à choisir en disposant de 200 points.

Notre choix se porte sur :

1° une "cocotte autocuiseur sous pression" de marque SEB de 8 litres.

2° 44 pièces de vaisselle.

3° deux couvertures de laine 220 cm par 240 pour lit de 140 cm.

Quinze jours après avoir envoyé la liste nous recevons les paquets à la gare de Fontaines sur Saône.

Février 1957 - Durant ce mois le thermomètre descend jusqu'à - 6° et - 8°. Et certains jours c'est même - 10°. Devant ces températures négatives, les chantiers de construction sont paralysés (intempéries).

Ces jours-là, nous recevons une lettre du père de Josefina. Dans cette lettre il nous dit qu'il était sans travail et nous demandait s'il pouvait venir à Lyon, avec nous, pour chercher du travail. J'ai examiné la situation avec Josefina, nous avons répondu que notre maison n'est pas très grande vu que nous n'avions qu'une grande chambre, une cuisine et une salle de bains, malgré cela il peut venir.

Quelques jours après il était parmi nous et comme je ne travaillais pas je l'accompagnais dans ses démarches, à Lyon. Finalement il trouva du boulot à Villeurbanne.

La semaine suivante il nous dit que sa femme - ma belle-mère - voulait venir ici.

Quelques jours après elle se présenta à notre domicile avec le mari de ma belle-sœur Maria.

La famille avait augmentée de trois personnes supplémentaires...Quelques jours plus tard...un dimanche, un taxi se présente devant notre porte d'où descendent mes deux belles-sœurs María et Montserrat (prénom français Monique) et leurs trois enfants de la première. Au

total cinq personnes avec les trois présentes cela fait huit avec nous cinq voilà treize habitants dans une seule chambre...

Une fois passés l'hiver et le printemps 1957, avec Josefina, nous commentons la situation. Nous payons le loyer de la maison, l'eau et l'électricité. Le père de Josefina travaille et son gendre Luis aussi, mais jusqu'à présent ils ne nous ont pas donné un centime pour le loyer.

Josefina dit à sa sœur María qu'ils devaient nous aider à payer le loyer. A cela sa sœur lui répondit : "Je ne savais pas que, chez ma sœur, je devais payer le loyer". Josefina lui répondit que la maison n'était pas à nous et que non seulement nous payons le loyer mais aussi l'eau et l'électricité...

Ma belle-mère, qui était présente lors de cet échange, se dirigea vers moi, en disant : "Regarde Juan ce que dit Josefina..." Je ne la laissais pas terminer sa phrase et lui dis : " Je ne sais ce que raconte ma femme mais vous devez savoir que lorsque nous sommes arrivés

d'Argentine chez ma sœur, à Barcelone ; la première chose que nous avons fait a été de demander combien elle payait de loyer...". Nous nous étions réconciliés avec la famille de Josefina, désormais tout était terminé.

Peu après María alla vivre dans une maison de l'Ile Roy et à mon beau-père, monsieur Bacardí lui loua, dans la même propriété, deux chambres.

Pour notre part, fin 1958, nous allâmes vivre à Tassin la Demi-Lune dans un appartement de l'entreprise où je travaille. Notre nouveau domicile est : 8, avenue Victor Hugo et se compose de deux chambres, une salle à manger, une cuisine et une salle de bains. Il est situé près du dépôt de l'entreprise Rose et Delard.

1959 - Le 14 janvier, à la clinique Trarieux, naquit notre fils François Xavier.

L'enfant était né avec une malformation du pied droit. Nous ne savions pas si cela était dû à une chute que fit, pendant sa grossesse, Josefina.

Le médecin qui assistait Josefina lui conseilla d'aller à la clinique Saint Louis de Vaise, rue du Bourbonnais.

Dans cette clinique après plusieurs semaines de traitement, la situation de notre fils était identique nous décidâmes - conseillés par ma sœur - d'amener François Xavier à Barcelone. Où il fut opéré à l'hôpital San Juan de Dios, et ils réussirent à lui recréer le talon; tout cela après plusieurs mois chez ma sœur et sa fille Argelia.

1966 - En été nous changeons de domicile et moi d'entreprise. Notre nouvelle adresse est avenue Charles de Gaulle n° 118, dans la même commune.

1970 - Nous avons enfin réussi à avoir un H.L.M. à Lyon, à Saint Rambert l'Ile Barbe au 15 quai Paul Sédallian.

1978 - En juillet-août, l'entreprise où je travaille : Pitance et Fils, avec l'accord de la Direction Départementale du Travail, me met en retraite anticipée (ainsi que tous les ouvriers à partir de 57 ans). A

partir du mois d'août et jusqu'à ma retraite effective, je toucherais 70% de mon salaire brut.

C'est ainsi que j'ai cessé de travailler.

Quelques jours plus tard, dans le journal "Le Progrès", nous apprenons que des commerçants de Lyon cherchent un couple pour garder une propriété près de Meximieux (Ain).

Les conditions étaient : logement, eau, chauffage et électricité gratuits, un jardin avec légumes et arbres fruitiers, un petit salaire pour mon épouse en échange de travail domestique.

Nous avons pris contact avec eux et avons visité le logement : une cuisine, un séjour, chambre, salle de bains et w.-c.

Nous sommes tombés d'accord et avons signé le contrat avec madame Bertoye et en septembre nous aménageons à Villieu, près de Meximieux, sur l'ancienne route qui va de Lyon à Genève.

Les patrons sont assez aimables. Ils sont propriétaires de plusieurs commerces de chaussures : "Paul et Nany", dont se charge Madame Prost-Boucle.

Monsieur Prost-Boucle, avec son frère, tient un commerce d'optique.

Dans ce village nous nous sommes trouvés bien. J'ai eu l'occasion de mettre en pratique les connaissances acquises durant le temps que je travaillais dans l'agriculture à Nissan et Roquefeuil.

Nous étions heureux jusqu'en octobre 1988, où nous sommes aller vivre à Loyes près du château.

En 1989 nous aménageons à Lyon (quartier de la Croix Rousse) et de là, en 1990 nous changeons pour Cuire le Bas, rue Fond Rose, au bord de la Saône.

En 1991 nous nous installons dans une H.L.M. de Saint Rambert l'Ile-Barbe, 6, rue Pierre Termier.

FIN

Juan López Carvajal est décédé à Lyon, le 27 décembre 2011.

Son épouse Joséphine Gásquez Martínez est morte le 21 juin 2007 à Lyon

Index des noms cités

Acevedo, Mercedes, p.156, p.158
Acosta, p.153
Amposta, Francisco, p.163
Alphonse XIII, p. 17, p.19, p.105
Alcala-Zamora, Niceto p.16, p.18, p.19, p.81,
Alcalá Castillo, p.81
Aguirre, p.23
Andreu Milá, Jaime, p.84 p.86, p.87, p.88 & 90,
Antonescu, p.98
Arlegui p.4
Ascaso, Francisco, p.44
Aso, Francisco p.29
Azaña, Manuel, p.16, p.17, p.26
Badia, p.21
Balbo, p.94
Barrera, Martin p.10, p.23, p.27
Batet, général, p.33
Beltró, Miguel, p.27, p.47
Beneito, p.154
Berenguer, général Damaso p.13, p.16
Bernal, p.159, p.159
Bertoye, p.173
Besteiro, p.16
Bruguera, sergent, p.36, p.37, p.39
Buil, Felipe, p.117, p.118
Burriel, p.44
Cabrerizo, p.43 & 44
Calvo Sotelo, p.40
Cánovas Ortiz, Jesús (alias Bobini) p.73, p.77,

p.135, p.138
Cambo, Francisco, p.21
Campillo, Francisco, p.99
Campos, p.151, p.152, p.153
Carvajal Blaya Juana p.1 (1882-1923)
Casado, colonel, p.72
Castillo, lieutenant, p.40
Companys, Lluís, p.20, p.33, p.45, p.52, p.101
Comte, Jaume, p.33
Contreras Euleterio, p.80 & 82
Córdoba, p.162
Daladier, p.89
Darlan, p.124 & 125
De Gaulle, Charles, p.92 & 142,
Dencas, p.21, p.33
Dias Sandino, colonel, p.44
Domingo, Marcelino p.16
Durruti, Buenaventura, p.44
Escarza, Lolita, p.32
Farando, capitaine, p.40
Farriols, p.29
Ferrerres p.84, p.86, p.87, p.88, p.90
Ferrer, Juan, p.106, p.108 & 110
Ferrer y Guardia, Francisco, p.13
Février, Antonin, p.119, p.123 & 125
Figueras, p.92
Franco Bahamonde, Francisco, p, 31, p73, p.76,
p.90, p.97, p.100
Franco, commandant Ramon, p.16
Freire, capitaine, p.69

Galán, capitaine Firmín p.16
Galarza, Angel, p.21,
Gallen, Concha, p.32, p.37,
Gallen, p.43,
Gamelin. p.79,
García Hernández, capitaine p.16,
García Oliver, p.52
Gásquez Martínez, Josefina, p.130, p.132,
p.136, p.139, p.140 & suivantes
Gil Cabrera, p.53
Gilabert, José, p.89 & 113
Gil Robles, p.25
Giménez, Nieves, p.167
Ginés Martínez (commandant), p.72, p.77
Grimal, Numa p.151, p.152 & 153
Goded, général, p.38, p.42
Goicoechea, p.40
Gomez, Juan, p.28
Hernández, Vicente p.6
Hitler, Adolf, p.95, p.97, p.100, p.101, p.121
Hess, Rudolf, p.100
Iniesta, Francisco, p.167
Largo Caballero, p.16
Laguarda, Josefina, p.35, p.46 & 47
Latorre, Jesús, p.110
Lerroux, Alejandro p.16
Levève, p.84, p.85
Llano de la Encomienda général, p.41
Lope de Vega, p.25
López Cánovas, Juan, p.1

López Cánovas, Miguel, p.126
López Carvajal, Felix p.4
López Navarro, Francisco, p.44
López Pérez, Francisco, p.34
Iniesta Francisco, p.8, p.167
Macia, Francisco p.17, p.23,
Manchaca, lieutenant basque, p.65
Martinez Anido p.4
Martínez, María (Vida), p.92
Masete, p.110
Maugard, p.118
Maura, Miguel p.19,
Ménard, général, p.78, p.81
Mercader, Ramon, p.98
Merenciano, p.110, p.116
Molino, lieutenant, p.61
Montseny, Federica, p.52
Négrin p.72
Mussolini, Benito p.13, p.21, p.73, p.127
Ochoas, p.29
Parodi, Juan Hector p.151, p.152
Peiró, Juan, p.101
Peronas p.4
Petrona, p.156, p.158
Pétain, Philippe, p.92, p.94, p.97, p.101,
Petrona, p.156, p.158
Pozas, général, p.53
Primo de Rivera, José p.5, p.14 & 15
Prost-Boucle, p.173
Quéipo de Llano, Gonzalvo, p.16, p.92

Regner, p.84, p.88
Rey D´Harcourt, p. 57
Reyes, colonel, p.44
Reynaud, Paul, p.89, p.93
Roca, Carlos, p.153, p.154
Rodriguez Vasquez, Mariano, p.29
Salvat ,Miguel, p.122
Sanjurjo général, p.21, p.23
Sediles, capitaine p.16
Seis Dedos, p.26
Segui Salvador p.4
Segura, Cardinal p.21
Staline, Joseph, p.84, p.87 & 94
Taillefer, p.99
Torné, p.31
Touston, p.128
Trotski, Léon p.98
Vázquez, lieutenant, p.61
Vives, Carlos, p.136, p.158 & 159
Yuste, Pascual p.11